

MAR
8

La revanche de Philippe Dandonneau, PRE-PAPIER: Son of a gun, Passerelle 840

Du 9 au 11 mars 2012

Vendredi 18h

Samedi 18h et 20h (causerie à la représentation de 20h)

Dimanche 18h

Entrée libre (contribution volontaire)

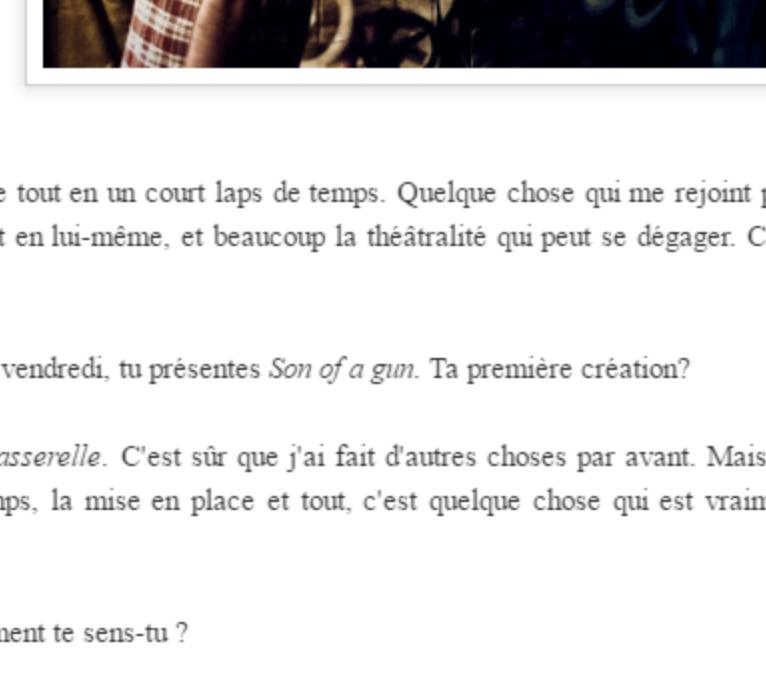
Entretien avec Philippe Dandonneau, par Maud Mazo-Rothenbühler, le 07 Mars 2012

Maud Mazo-Rothenbühler : Philippe, dans tous nos pré-papiers en collaboration avec *Passerelle 840*, tu es le premier homme à te prêter au jeu de l'entretien. Merci. Qui es-tu ?

Philippe Dandonneau : Je suis en deuxième année au baccalauréat en danse en profil création (UQAM, Montréal). Il y a plusieurs années, j'ai fait Collège Montmorency en danse, puis j'ai marqué une pause pour savoir dans quoi je voulais vraiment me diriger. L'appel de la danse a été vraiment plus fort ! Alors j'ai décidé de m'inscrire à l'UQAM tout de suite. Sinon entre les deux, j'ai fait des événements corporatifs. C'étaient plus des ballets jazz, quelque chose qui ne me ressemble pas vraiment.

MMR : Qu'est-ce qui te ressemble ?

PD : Ce qui me ressemble vraiment est quelque chose de beaucoup plus contemporain. J'aime mélanger des émotions diverses dans le travail, dans quelque chose qui peut être drôle, et puis en même temps dramatique, le tout en un court laps de temps. Quelque chose qui me rejoint plus est l'intention dans le mouvement, plus que le mouvement en lui-même, et beaucoup la théâtralité qui peut se dégager. C'est plus vers cela que je tends et que j'essaie.



MMR : D'accord. Donc dans le cadre de *Passerelle 840*, vendredi, tu présentes *Son of a gun*. Ta première création ?

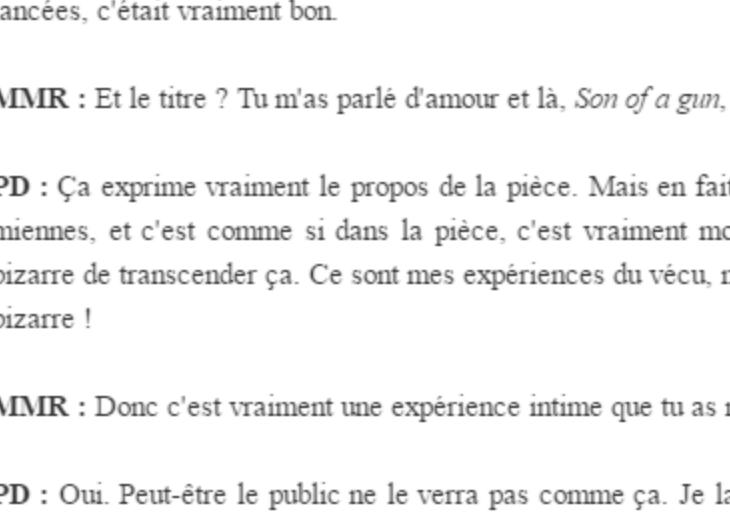
PD : Oui c'est ma première création dans le cadre de *Passerelle*. C'est sûr que j'ai fait d'autres choses par avant. Mais là, c'est quelque chose auquel je consacre beaucoup de temps, la mise en place et tout, c'est quelque chose qui est vraiment important...

MMR : *Passerelle*, une diffusion assez importante. Comment te sens-tu ?

PD : (sourire) Je suis fébrile en fait. J'ai une appréhension mais en même temps, je suis un peu dans l'étape de laisser-aller. Je ne peux pas vraiment faire de changements majeurs dans la structure que j'ai créée. Je suis plus présentement dans la contemplation de ce que j'ai fait. Et puis en même temps de danser dedans, si c'était à refaire, je le ne referais pas nécessairement ainsi, parce que j'ai l'impression de pas avoir eu autant de recul, même si j'avais une répétitrice. (*Marijoe Foucher*)

MMR : Peux-tu m'en dire un peu plus sur *Son of a gun*... Ta source d'inspiration pour commencer ?

PD : Ma source d'inspiration, c'est une clique de personnes que j'ai rencontrée dans ma vie. On est souvent le confident des autres. Donc ce sont toutes ces confidences des autres, leurs malaises, leurs frustrations, toutes les frustrations dans leurs relations amoureuses ou les expériences amoureuses que j'ai pu vivre dans le passé, qui sont un peu comme transposées dans le corps de mes interprètes. On peut dire que c'est comme une certaine revanche. Je ne veux pas dire que c'est une pièce qui est féministe, mais c'est sûr qu'il y a un petit quelque chose.



MMR : (sourire) Tu reprends le pouvoir, le dessus ?

PD : (sourire) Oui. C'est une façon de le dire. Je pense que je voulais qu'en regardant il puisse paraître quelque chose qui est fortement féministe.

MMR : Tu sembles l'assumer ?

PD : Oui, je l'assume.

MMR : Donc tu dances, et combien d'interprètes avec toi ?

PD : Oui, je danse. On peut dire que je suis considéré un peu comme un objet dans la pièce. Sinon, j'ai quatre interprètes, Shannie Hamel Carrier, Geneviève Jean Bindley, Marika Milani, Hannah Roirant, qui sont toutes de deuxième année. J'ai eu un peu de difficulté au début du processus de création, car j'ai deux interprètes qui se sont blessées. J'ai été obligé de trouver des remplaçantes. Finalement, ça m'a aidé pour certains tableaux. Elles apportaient vraiment quelque chose, des différences. Ça m'a vraiment aidé à clarifier. Je fonctionne souvent par tableau et puis pour un tableau précis, et l'une de mes interprètes, Geneviève, avait des connaissances en théâtre, donc c'était plus facile.

MMR : Quel a été ton rapport avec les interprètes ?

PD : C'est vraiment une collaboration. C'est sûr que j'ai des idées claires. Mais, j'essaie de les amener vers ce que je veux. C'est un long processus. Je ne dis pas que c'est quelque chose de facile. Vu que c'est un homme, c'est une gestuelle d'homme, c'est quelque chose qui est plus brut, qui n'est pas nécessairement facile à transposer. C'était une collaboration. Il y avait beaucoup d'idées. Quand moi je me questionnais, on réussissait à trouver des solutions. J'ai donné des mouvements et on les a retravaillés. Les interprètes ont vraiment amené beaucoup d'idées. Et l'on dirait que dans le processus il y a avait encore des idées plus *trash* que moi ! (rires) C'était un peu bizarre ! Au début, elles étaient comme réticentes, et après, elles se sont lancées, c'était vraiment bon.

MMR : Et le titre ? Tu m'as parlé d'amour et là, *Son of a gun*, un titre fort !

PD : Ça exprime vraiment le propos de la pièce. Mais en fait c'est drôle parce que les expériences des autres sont aussi les miennes, et c'est comme si dans la pièce, c'est vraiment moi qui joue le rôle du bâtard, le « *son of a gun* ». Donc c'était bizarre de transcender ça. Ce sont mes expériences du vécu, mais c'est moi qui doit faire du mal aux autres, donc c'est un peu bizarre !

MMR : Donc c'est vraiment une expérience intime que tu as mise sur scène.

PD : Oui. Peut-être le public ne le verra pas comme ça. Je laisse la liberté au public de le voir. Pour le moment, le point de départ est vraiment intime après cela, je verrai...

MMR : Comment te sens-tu à deux jours du début ?

PD : (sourire) Je suis excité. J'ai hâte de le présenter et j'ai hâte de voir la réponse du public. Est-ce qu'ils vont aimer cela ? J'espère que ça va avoir, je ne sais pas peut-être pas un gros impact, mais j'ai envie de voir la réaction.

MMR : Qu'aurais-tu envie de dire à tes interprètes, à deux jours de la première ?

PD : De s'amuser, de ne pas être choquées. Je suis vraiment fier d'elles, du parcours qu'elles ont fait, je pense qu'elles le savent. Dans un sens, qu'elles se soient lancées autant, c'est qu'elles me font confiance donc, je leur souhaite juste de s'éclater sur scène. Le but de la pièce, c'est de faire vivre quelque chose au public. Pas se poser de questions, et un peu comme pour moi aussi, de s'amuser.

MMR : Et alors pour un spectateur novice de la danse qui déciderait de débarquer pour la première fois dans une salle de danse. Qu'aurais-tu envie de lui dire ?

PD : Je ne sais pas pour les autres pièces, mais pour la mienne je pense que c'est d'être ouvert d'esprit. J'ai vraiment pas l'impression d'aller dans quelque chose d'agressif. A lui de se faire sa propre interprétation. Je ne suis pas là pour que ça soit nécessairement beau.

MMR : Es tu satisfait ?

PD : Oui. Je pense juste que c'est sûr que ça aurait pu être plus travaillé pour certains trucs, comme les transitions... J'ai coupé beaucoup de choses de mes idées que j'avais en tête. *Passerelle 840*, c'est quand même une expérience. C'est plus présenter quelques extraits de ce que je fais. C'est un projet qui est à développer, donc il n'y aurait pas nécessairement une suite, mais rallonger la structure peut-être. (rires) C'est un bébé encore !

Passerelle 840, à la Piscine Théâtre,
840 rue Cherrier Est,

Dans une même soirée :
Elles, d'Elizabeth Suich,
Son of a gun, de Philippe Dandonneau,
On sait jamais, de Karenne Gravel et Emmaïe Ruest

Publié il y a 8th March 2012 par Maud

Libellés: Département de danse UQAM, Pré-papier

MAR
13

La recette explosive de l'amour: provocation et concombres, Critique : Son Of A Gun, Passerelle 840.

Critique par Klara Garczarek, le 12 mars 2012

Philippe Dandonneau présentait ce week-end sa première création dans le cadre de Passerelle 840 : Son Of A Gun. Retour sur une pièce osée qui mêle un côté humoristique à un côté provocateur.

Dans le premier tableau, éblouis par des 'contres', on distingue une diagonale de quatre silhouettes féminines qui ondulent sur « La Belle Histoire d'Amour » de Piaf. Bonne introduction à cette fable amoureuse des temps modernes. Car attention, avec Philippe Dandonneau, il ne s'agit pas d'histoire à l'eau de rose. Quand soudain il fait son apparition sur scène, c'est pour aller embrasser goulûment l'interprète Hannah Roirant, en deux temps, trois mouvements. Ils s'attirent, se repoussent. Elle s'agrippe. Et oui, le proverbe n'est pas un mythe : « Suis-moi je te fuis, fuis-moi je te suis. ». Au second plan, un couloir de lumière se dessine. Malheureusement, on ne voit pas ce qu'il s'y passe car le couple Dandonneau/Roirant monopolise l'attention.

Quatuor de belles filles (Shannie Hamel Carrier, Geneviève Jean Bindley, Marika Milani et Hannah Roirant), homme objet, duo en décalé, et décalage de la proposition. Finalement c'est ça qui ressort... le côté « provoc' ». Philippe Dandonneau, homme parmi les femmes, s'assoit dans le public et mange des concombres en « matant » le duo Shannie Hamel Carrier/Geneviève Jean Bindley, sur la célèbre chanson « Jolene » de Dolly Parton. L'une danse de façon sensuelle et aguicheuse, alors que l'autre déconstruit les mouvements, perd l'équilibre, vacille maladroitement. Comme annoncé dans la note d'intention, en amour on passe bien souvent de victime à bourreau (ou vice et versa d'ailleurs!). Et oui, quand il s'agit d'amour, ça passe ou ça casse!



Hop hop hop! Passons aux choses sérieuses. L'Homme, l'unique, s'allonge, et attend sagement en plein milieu de la scène. Qu'attend-t-il au juste? Ah oui, on comprend mieux quand, soudain, la gente féminine se lance dans un *strip-tease* déchaîné, avant de s'avancer façon mannequin, allant jusqu'à marcher sur l'Homme. Continuons dans la « provoc' » : les filles portent des slips masculins aux slogans explicites: 69, *Pop me...* Mais n'oublions pas l'Homme dans tout ça! Réunies autour de lui, elles le déshabille, et sur une planche à découper posée à même son torse, coupent des concombres (encore des concombres...). Et elles en font un festin bien-sûr (des concombres pas de l'Homme...quoique!). Bonus de la fin : sous la planche, elles lui enlèvent le caleçon et paf ! Les lumières s'éteignent. La suite au prochain épisode peut-être?

Mais qui peut bien être le conseiller artistique se cachant derrière cette pièce? Frédéric Gravel bien sûr! Jusqu'à quel point a-t-il eu une influence? Il y a en effet quelque chose « à la Gravel » dans *Son Of A Gun*. Car Dandonneau questionne, montre, dénonce. Car les interprètes sont en *jeans* et *tee-shirts* et qu'ils finissent par se déshabiller. Car il y a de l'humour et un côté 'brut de décoffrage'. Entre autres.

Avec Philippe Dandonneau, on ne tourne pas autour du pot. On fonce. Pas de place à la demi-mesure. *Son Of A Gun*, c'est *cash*, presque *trash*. Maladroit parfois, mais audacieux, et assumé surtout.

Publié il y a 13th March 2012 par [Klara](#)

Libellés: [Critique](#), [Département de danse UQAM](#)

APR
21

Agatha, ou La Mort vous va si bien/ Crematorium, Form Hell. Critique : Agatha, de Hannah Roirant & Crematorium, de Philippe Dandonneau, Spectacles chorégraphiques libres, UQAM, Agora de la danse.

Par Maud Mazo-Rothenbühler. Le 20 avril 2013.

C'est avec la présentation de deux spectacles chorégraphiques libres que, cette année, les étudiants de troisième année du baccalauréat en danse peuvent tirer leur révérence et se mettre en route vers la cour des acteurs professionnels du milieu de la danse. Deux créations aux univers clairement distincts, un dynamisme commun, remarquable et indéniable, des interprètes engagés corps et âmes : Agatha d'Hannah Roirant et Crematorium de Philippe Dandonneau.

Agatha, ou La Mort vous va si bien.



Au début, le principe semble simple, ludique et ingénieux. Enfermez douze femmes aux allures clairement étranges et différentes dans un semblant d'appartement bourgeois où les seuls échappatoires seraient les immenses fenêtres du fond de scène et pour seuls accessoires: quatres bancs, une chaise en bois et un tapis persan au milieu de cet espace! Laissez les entrer, se présenter physiquement, s'appréhender du coin de l'oeil, se côtoyer avec plus ou moins de distance et de sympathie, et ce, avant même que la danse ne fasse son entrée! Le tout sur une bande sonore "hitchcockienne" et baigné dans une lumière rouge sang. Évidemment, en trente-cinq minutes de prestation, le spectateur n'échappera pas à l'hystérie féminine. Mais avant cela, il aura peut-être remarqué les gants blancs satinés qu'elles se passent judicieusement et discrètement de l'une à l'autre, les airs énigmatiques de certaines, les mines angoissées et apeurées d'autres, et aura compris qu'aucune d'entre elles ne sortira indemne et ne sera à l'abri d'un éventuel crime.

Alors, la représentation est à peine entamée que l'on a déjà eu le temps de se passer sur le dos virtuellement un imperméable long et beige, un chapeau en feutre gris et des lunettes aux verres fumés, sans en oublier une incontournable loupe pour investiguer les auteurs des meurtres auxquels on se prépare à assister. En cinq minutes, le décor est planté, les personnages excellamment dessinés, l'ambiance chiadée par une créatrice mi-chorégraphe, mi-metteur en scène, visiblement bien documentée en romans et films policiers. *Agatha* est alors lancée, la partie de *Clue/Cluedo* peut commencer.

Du pas de course affolé aux glissades et fentes sur le tapis en passant par des tirages de cheveux, des coups de feux, des regards de tueuses, les deux premiers tableaux mettent en danse cette ambiance inquiétante. C'est théâtral, quelque peu chaotique, mais bien tenté et intéressant. Toutefois, nos indices et nos pistes se brouillent progressivement. Difficile déjà de garder une emprise sur notre investigation, déroutés par quelques regards aguicheurs, quelques courbes sensuelles dans ce huis-clos au départ névrosé. Faiblesse de la dramaturgie ou volonté assumée de la créatrice?

Quelques minutes passent, la pièce progresse, et on déchante clairement. Aux antipodes de l'atmosphère amorcée, de la crise de fous-rires communicatifs au brossage de dents en public en passant par quelques pas de ballet classique, pas le choix d'ôter son pourpoint de détective s'avouant dérouté, interloqué et vaincu. Dommage, on aurait pu vouloir y croire un peu plus longtemps. Les personnages s'effritent un peu, se liquéfient même, créant une brèche à celui de la Mort personnifiée, assassin suprême, ultime criminelle, qui tout en rondeurs et sensualité, en pas de tango et rythmes de rumba, nous offre une danse empoisonnée, sur une *Soledad* enflammée, tuant toutes ces petites brebis sur son passage. Coupable démasqué, c'est dans une dernière longue course que les interprètes nous rendent leur dernier souffle, n'ayant qu'un seul nom en tête : Agatha.

Glissement vers une création fourre-tout ou tout simplement choix assumé d'assassinats sur fond de dérapage dramaturgique ? Ce qui est certain, c'est que les interprètes s'y donnent avec tout leur potentiel et pleine intensité. À saluer!

From Hell.

Crematorium, ou ces corps qui vous toisent de l'enfer. Éponge des tempêtes sociales et internationales que nous vivons quotidiennement, le créateur semble avoir absorbé son temps. Électrocutée par les orages de la jeunesse, hydrocutée par les affres d'une génération qui se cherche, en passe de devenir adulte et responsable, ensevelie sous un tas de vices, de peines et de douleurs, la signature de cette première création pour danseurs est choc, trash, dark. Miroir de nous-mêmes ? Écho à un temps en pleine crise identitaire? Peu guidés par la lumière, la hauteur, et l'espoir, les spectateurs sont bel et bien dans les abymes, les tréfonds de la terre, encerclés et ligotés par une partouze de diablotins des temps modernes qui se rient de nous, pantalons reptiles, jeans, hauts grungy et bas résilles.

Déchéance d'une star, boulimie de l'après-deuil, caressage de "plottes", défilé de mode aguicheur et embrasé,... on ressent un désir de revendication, une envie de montrer, le god michet bien greffé au poignet, de pointer du doigt ou du sexe avec insistance, de nous enterrer et nous occire un peu plus à chaque beat de la musique électronique. Quelque chose bout sous nos yeux de spectateurs happés par le dynamisme, la surenchère et la ferveur de ces douze interprètes de la vingtaine qui s'y donnent à corps et à cœur joie. Et ça atteint l'explosion, ou l'implosion, dépendamment de l'éventuel degré de scepticisme et de retenue du spectateur.

Par le maquillage, les produits liquides ou la gestuelle, les danseurs sont souillés en connaissance de cause, se salissent en gardant la tête haute. C'est assumé, ça laisse sans voix ou déconcerte, ça peut vous réduire en cendres, mais ça mérite le respect.

Avec *Crematorium*, le diable vous salue bien bas et vous attend au détour d'un verre, sur talons hauts, ou sur scène, au détour d'un accident de voitures virtuel ou d'un baiser mortel. À vous, spectateurs, de tester vos limites!

Crematorium, la destination finale?... Et si on optait pour le bon vieux cercueil, ça ferait quoi ?



C'est au rythme de ces deux créations que leurs parcours d'étudiants, interprètes et créateurs s'achèvent. Au plaisir de les retrouver à Montréal ou ailleurs! En attendant on leur souhaite un bel avenir.

Cliquez ici pour accéder au teaser:

[Teaser on YouTube](#)

Publié il y a 21st April 2013 par [Maud](#)

Libellés: [Critique](#), [Département de danse UQAM](#)



DFDANSE

LE MAGAZINE DE LA DANSE ACTUELLE À MONTRÉAL

ÉDITION DU 22 AVRIL 2013

VOL.13 NO.17

BIENVENUE CHEZ ELLES - BIENVENUE CHEZ EUX

LE LIBRE DU DÉPARTEMENT DE DANSE DE L'UQAM

PRÉSENTÉ LE DÉPARTEMENT DE DANSE DE L'UQÀM

La soirée de l'Agora nous proposait hier un programme double pour le spectacle des finissants du département de danse de l'UQAM. Hannah Roirant et Philippe Dandonneau, étudiants du programme, nous ont livré avec beaucoup de générosité leurs deux créations respectives, avec la collaboration de leurs interprètes et collègues. Agatha (Hannah Roirant) nous plonge dans un univers cinématographique où douze femmes se partagent un espace tendu et hostile, où rire jaune se mêle à humour noir. Tandis que Philippe Dandonneau offre avec Crématorium, une pièce dynamique dans tous ses états, un peu éparpillée, mais pas moins intéressante...



Crématorium de Philippe Dandonneau

« **Bienvenue chez elles !** » Tirée du petit pamphlet, la sentence est claire, aussi claire que ce que nous voyons sur scène pendant l'entrée du public. Une à une, chaque femme entre dans la pièce au tapis persan, au manteau de fourrure, aux chemisiers blancs impeccables et aux lèvres rouges. L'atmosphère s'installe lentement, mais intensément, laissant entrevoir quelques personnalités plus démarquées. Des regards craintifs, parfois provocateurs ou encore très timides sont échangés sans que nous puissions réellement saisir l'origine de cette tension palpable. La musique aidant, l'ouverture d'une scène dramatique est établie et nous emmène pour trente minutes de voyage au travers de ce monde féminin.

Agatha est une succession de tableaux, de peintures littéralement, dont l'esthétique, très puissante et magnifique, n'est pas sans rappeler une certaine comédie policière de François Ozon. La chorégraphe développe sur scène un sens de la composition spatiale et structurelle forte, où le drame frôle le rire pinçant. Les interprètes sont en effet constamment en proie à une véritable tension criminelle, tout en passant par des états d'extrêmes fous rires. Je mettrai d'ailleurs un point d'honneur à cette scène qui n'a pas laissé le public indifférent : au fond de la scène, rangées sur une ligne de bancs et dos à nous, les douze femmes créent une chaîne de « rire à faire passer à sa voisine ». Pouffer, s'esclaffer, rire aux éclats et en tomber, n'est-ce pas là le revers de la tension dramatique et hostile ? Bien joué...

Je laisserai ma plume en revanche plus négative sur l'utilisation de la gestuelle plus dansée dans la pièce. La tension théâtrale est tellement présente et poussée que tous les mouvements plus abstraits me sont apparus comme une déconnexion au moment présent de la scène en train de se dérouler. La danse n'apportait pas pour moi l'efficacité proposée par la mise en scène et la narration, au contraire elle me faisait me rappeler que j'étais assise dans une salle de « spectacle de danse » et non devant un tableau cinématographique. Dommage...

La pièce d'Hannah Roirant est en tout cas une belle prise de risque, dont la construction est solide et bien menée. L'univers de ces douze Agatha est inspiré, imaginatif et original.

Crématorium

De son côté, Philippe Dandonneau a choisi une esthétique plus trash et explosive. Par son ouverture très puissante, la pièce livre in médias RES la dynamique de **Crématorium**. Bataille à deux, regard confrontant, on se pousse, on se repousse, on se met à terre. Un seul personnage habite l'espace autrement : icône de la blonde aux talons hauts qui n'a peur de rien, cocktail en main... Elle s'approche du public, défie ceux qui ne la croiraient pas authentique et finit par se mettre elle aussi à entrer dans la transe installée progressivement par les autres.

Enchaînement de séquences aux musiques répétitives et aux basses puissantes, la pièce semble se dérouler sans vraiment que nous comprenions pourquoi ni comment. Pourquoi cette scène découle de l'autre ? La question reste pour la plupart du temps encore à élucider, mais peu importe, nous les suivons. Nous les suivons, car la gestuelle dansée est rythmée, énergique, s'en va au sol puis remonte, donne des coups de bassin éloquents... Danse sensuelle, parfois plus violente, elle est toujours appuyée par un choix musical très efficace de la part du chorégraphe, qui permet au public d'embarquer dans la proposition plus facilement.

Deux tableaux restent en suspension au milieu de cet univers brut. Le premier, sur la magnifique musique de Martha Wainwright (Prosperina), laisse les interprètes à terre, dans la pièce noire éclairée seulement par une projection au sol de leurs visages qui défilent tour à tour. Leur quête d'échapper à la gravité finit par les relever difficilement, lentement, sous le poids de leur existence. Le second, et non le moindre, vientachever la pièce de façon quasiment inattendue. Après avoir littéralement marché pour un défilé de mode en sous-vêtements, une des interprètes part dans son propre monde intérieur, les yeux fermés, dans une danse sensuelle et personnelle. C'est alors que les dix femmes et l'unique homme se relaient pour venir rompre cette tranquillité belle à voir, en lui infligeant tous les petits gestes de préparation classique de la femme devant son miroir : fond de teint, lime à ongles, brosse à cheveux, rouge à lèvres, crayon noir... Toute la panoplie de la trousse féminine parfaite... Mais, impossible, la femme-objet reste jusqu'à la fin dans son monde, se transformant à son insu en poupée déchue. La pièce s'éteint alors lorsque cette dernière embrasse la dernière femme, qui vient lui faire couler de la crème démaquillante en abondance. Inattendu, mais efficace.

CRITIQUE

Rédigé le 22 avril 2013 par Elise Boileau

INFORMATION COMPLÉMENTAIRE

Le Département de danse de l'UQÀM présente :

Le libre

les 17, 18, 19, 20 avril 20 h

Tarif unique > 10\$

840 Rue Cherrier, métro Sherbrooke

(514) 525-1500

SOIRÉE D'OUVERTURE DE VUE SUR LA RELÈVE: PERFORMANCES ÉCLATÉES

meconnus2 avril 04, 2014

Multidisciplinaire



Texte à quatre mains : Marie-Eve Leclerc et Mélissa Pelletier

Vue sur la relève, c'est commencé ! C'est Pascale Bussières qui a cassé la glace mercredi dernier au Cabaret du Mile End et ce toute seule (son co-porte-parole Alex Nevsky ne pouvait malheureusement pas être présent à l'événement, puisqu'il entame présentement sa tournée). C'est dans la bonne humeur que les artistes ont ensuite foulé l'un après l'autre la scène du cabaret pour nous offrir chacun à leur manière une performance de quelques minutes. Ce qu'on retient de cette 19^e édition: créativité, jeunesse et nouveau souffle.

Des arts de la scène abstraits et colorés

Les artistes ayant présenté des numéros de théâtre et de danse semblent s'être donnés le mot : on s'éclate ! En premier lieu, le volet danse nous a offert un duo intimiste composé d'Élise Bergeron et de Philippe Poirier. *Strictement (a)statique* nous plonge dans le noir et dans la chimie d'un homme et d'une femme communiquant avec le langage corporel. Nous pouvions ressentir les tensions et pulsions du couple dans la salle, signe que la scène était fort bien réussie. Par la suite, Philippe Dandonneau et son *Crématorium* nous ont proposé une pièce fort divertissante, où le rire était au rendez-vous. Cette dernière nous présente un ensemble de huit danseurs qui se questionnent sur leur corps et les codes qu'on nous impose pour atteindre la perfection. Malheureusement, le message principal de la pièce ne semble pas avoir été compris dans l'assistance. La dernière performance en danse nous a été offerte par Geneviève Bolla et la pièce *Wonder*. Cette représentation, sous le signe des super-héros, nous a tout-à-fait conquises. Et que dire de la rayonnante Émilie Gratton qui nous présente la performance avec humour. On voudrait l'adopter !

Les représentations théâtrales ont été tout aussi réussies. La première, *XY* présentée par le Théâtre de Trois, nous démontre plusieurs facettes de l'homme. Si vous voulez passer un bon moment et rire de l'être masculin, cette pièce vous servira à coup sûr. Quant à *Novecento*, du Théâtre de La Trotteuse, on nous plonge dans la légende d'un pianiste sur l'océan qui n'a jamais mis les pieds sur la terre. Le monde, tel qu'il est, lui est présenté à travers les yeux des passagers. Les interprètes sont excellents et la qualité des textes l'est tout autant. Si les organisateurs du festival voulaient nous offrir une belle diversité pour le volet des arts de la scène, ils ont bien réussi leur pari !

Et côté musique alors ?

À travers les interludes musicaux de Kite Trio, un excellent *band jazz*, les artistes se sont élancés avec enthousiasme sur la scène. Michel Robichaud qui a lancé le bal avec son folk-cocasse-excentrique-indéfinissable. Il a été suivi par MAUDE, qui a chanté avec talent une de ses chansons. C'est ensuite la formation laross qui a réussi à nous envoûter avec ses emportements mélodiques. Tellement, que l'archet du violoncelle de Nicolas larossi a souffert de son jeu passionné. Quel talent ! Les Gourmandes ont ensuite pris le relais avec une pièce *a capella*. Excellentes, les filles parviennent à maintenir le rythme grâce à leur mains, pieds et bouches. Ce sont les filles de Bouches Bées qui ont continué le party avec une chanson folk rêveuse, qui donnait vraiment envie d'évasion ! Soucy en a surpris plus d'un en se précipitant sur scène déguisé en... dentelle, c'est le mot. Son costume, qui s'agitaient au gré de ses sautillances, a rendu un drôle d'honneur à sa musique déjantée et éclaté. C'est Little Suns qui a continué en beauté avec son folk mis en valeur notamment par une clarinette, une trompette et un violoncelle. Dominiq Hamel est venu marquer le point final en venant interpréter deux chansons de son nouvel album, *Rêver en 3D*. Une belle surprise pour les spectateurs, qui n'ont pas hésité à danser leur vie devant tout ce talent.

En tout et pour tout, est-ce que la relève est belle cette année ? Oui, et elle est imaginative à souhait. Allez faire un tour au festival *Vue sur la relève* pour voir vos prochains kicks en musique, théâtre et danse.

Bon festival!

[Vue sur la relève](#)

2 au 12 avril 2014

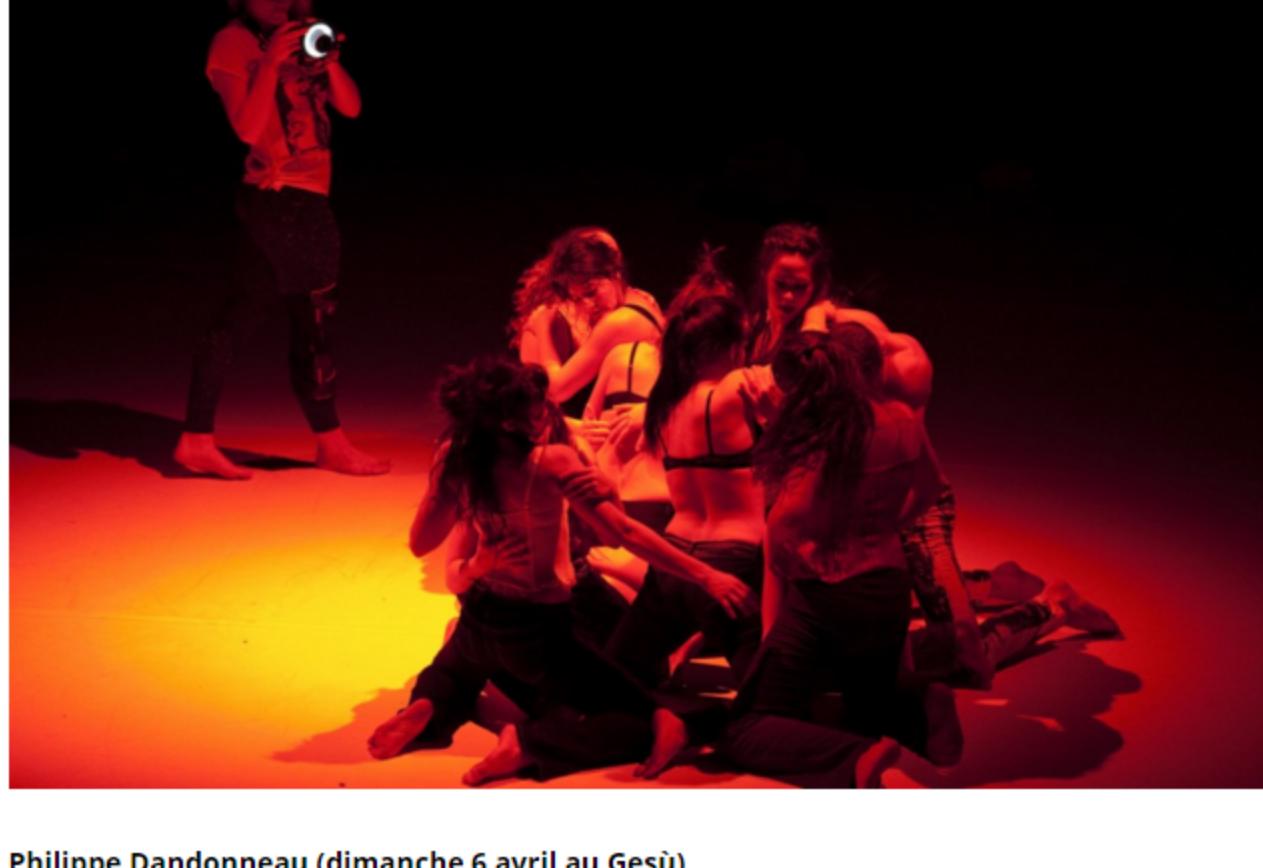
FESTIVAL

VUE SUR LA RELEVE

5 > 16 AVRIL 2016

[À PROPOS](#)[APPEL DE DOSSIERS](#)[PROGRAMMATION](#)[PARTENAIRES](#)[PRESSE](#)[CONTACT](#)

PHILIPPE DANDONNEAU EN PRÉSENTATION LE DIMANCHE 6 AVRIL AU GESÙ



Philippe Dandonneau (dimanche 6 avril au Gesù)

L'intensité au rendez-vous!

par *Mélanie Sédillot-Jomphé*

Huit interprètes de talent, dont Philippe Dandonneau, seront sur scène pour présenter la pièce *Crématorium*, le dimanche 6 avril au Gesù. Représentant la marchandisation du corps, des mouvements vivants et dynamiques seront au rendez-vous!

« Officiellement, ça fait 17 ans que j'ai commencé à danser, mais seulement 2 ans que je commence à vouloir présenter mon travail et essayer de vivre de mon art », me confie Philippe Dandonneau lors de notre entrevue téléphonique. Titulaire d'un bac à l'UQAM en danse, il est très fier de pouvoir montrer son travail au plus grand nombre de gens possible dans le cadre du Festival Vue sur la Relève.

Comment décrirait-il son numéro? « C'est basé majoritairement sur une thématique populaire qui peut vraiment rejoindre monsieur et madame Tout-le-monde, même si ça semble un peu cliché. C'est un numéro facile à comprendre malgré qu'il ne soit pas narratif. Le message que j'essaie de transmettre, c'est qu'on est souvent piégé par l'industrie qui nous fait des accroires sur plein de choses, puis on se lance corps et âme dans des situations pas possibles. C'est d'exposer cette réalité au public tout en essayant de se sortir de cette marchandisation du corps. »

Passionné par la danse, Philippe Dandonneau a une vision un peu pessimiste de l'industrie culturelle. Cette conception de la société se retrouve donc dans son numéro par des mouvements violents et explosifs. On y retrouve un mélange de danse et de performance qui permet à tous de comprendre le message véhiculé : « Ma danse, c'est vraiment du concret. Tout le monde peut comprendre le numéro sans nécessairement avoir de texte. N'importe quel pays, n'importe quel objet et n'importe quelle langue peuvent s'y référer. »

La danse est un médium qu'il adore, car il est facile d'y transmettre des émotions : « Il y a une certaine agressivité dans mon travail qui se transfère bien à travers le corps et le mouvement qui ne serait pas nécessairement possible à travers les mots. »

Sa plus grande fierté réside dans le fait d'avoir réussi à monter un numéro comme *Crématorium*. Non seulement par ce numéro il a réussi à surmonter des défis tels que la gestion d'interprètes et à avoir la reconnaissance des gens du milieu, mais il a aussi invité des interprètes talentueux à entrer dans sa folie. Performance très physique, simulation d'orgie... Le spectateur en verra de toutes les couleurs!

Son conseil : « Je recommande au public d'être curieux et ouvert d'esprit. Venez voir les spectacles : les soirées partagées, c'est bien pour la démocratisation de l'art. Chaque soirée du Festival Vue sur la Relève offre de la variété. J'espère que les gens se laisseront transporter par mon univers et ils verront s'ils apprécieront ou non. »

Pour acheter des billets : www.vuesurlareleve.com



DFDANSE

LE MAGAZINE DE LA DANSE ACTUELLE À MONTRÉAL

ÉDITION DU 7 AVRIL 2014

VOL.14 NO.14

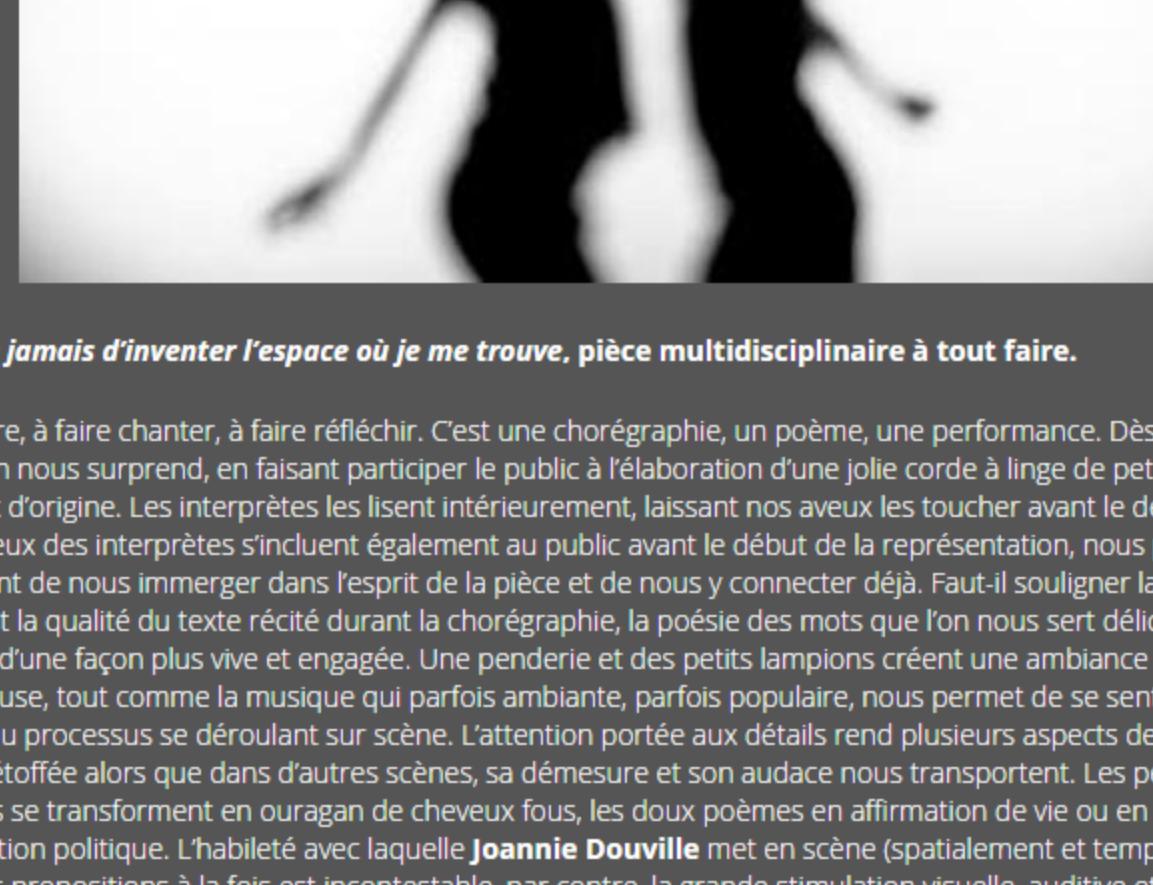
VUE SUR LA RELÈVE EN DANSE, ON AIME CE QU'ON Y VOIT

VUE SUR LA RELÈVE AU GESÙ, UN RETOUR

PRÉSENTÉ PAR VUE SUR LA RELÈVE

Chapeau : Dimanche soir dernier, le Gesù revêtait lui aussi des airs de renouveau printanier en nous présentant une soirée fraîche et totalement danse dans le cadre du Festival Vue sur la relève 2014. Un duo d'Élise Bergeron et de Philippe Poirier, une pièce multidisciplinaire signée Joannie Douville de la compagnie Je suis Julio ainsi qu'une chorégraphie de Philippe Dandonneau intitulée Crématorium composaient le programme de la soirée. De signatures et styles tout à fait éclectiques, le programme nous donne un regard large sur les courants différents qui composent aujourd'hui la faune de la danse contemporaine québécoise.

Strictement (a)statique d'Élise Bergeron et Philippe Poirier



N'arrête jamais d'inventer l'espace où je me trouve, pièce multidisciplinaire à tout faire.

À faire rire, à faire chanter, à faire réfléchir. C'est une chorégraphie, un poème, une performance. Dès le tout début, on nous surprend, en faisant participer le public à l'élaboration d'une jolie corde à linge de petits aveux de nos lieux d'origine. Les interprètes les lisent intérieurement, laissant nos aveux les toucher avant le début de la pièce. Deux des interprètes s'inclinent également au public avant le début de la représentation, nous permettant également de nous immerger dans l'esprit de la pièce et de nous y connecter déjà. Faut-il souligner la force vivante et la qualité du texte récité durant la chorégraphie, la poésie des mots que l'on nous sert délicieusement ou alors d'une façon plus vive et engagée. Une penderie et des petits lampions créent une ambiance familière et chaleureuse, tout comme la musique qui parfois ambiante, parfois populaire, nous permet de se sentir partie incluse du processus se déroulant sur scène. L'attention portée aux détails rend plusieurs aspects de la pièce forte et étoffée alors que dans d'autres scènes, sa démesure et son audace nous transportent. Les petits gestes de mains se transforment en ouragan de cheveux fous, les doux poèmes en affirmation de vie ou en contestation politique. L'habileté avec laquelle **Joannie Douville** met en scène (spatialement et temporellement) plusieurs propositions à la fois est incontestable, par contre, la grande stimulation visuelle, auditive et analytique que l'on demande du spectateur peut être reçue comme une surcharge d'information par certains, ce qui est quelque peu déplorable considérant la justesse et la hardiesse du propos ainsi que des véhicules employés pour les communiquer. Plusieurs images sont marquantes, une fontaine de petite monnaie de quête qui tourbillonne, s'échappant graduellement du haut de l'interprète ou alors un canon à confetti, sont des moments qui nous marquent et qui permettent au spectateur de photographier de petits souvenirs brillants à conserver. La pièce présentée par la compagnie **Je suis Julio** s'inscrit comme une production à la fois sensible et allumée, on y passe un bon moment. **Strictement Astatique, la flamme conceptuelle**

La seconde présentation met en scène un duo langoureux interprété par **Élise Bergeron** et **Philippe Poirier**. Sous un éclairage chaud et enrobant, on voit tout d'abord les ombres des corps telle une éclipse s'approcher l'un de l'autre sans jamais se toucher. Le bourdonnement que l'on nous fait entendre est fort et soutenu, créant une ambiance dense dès le départ. Si les lèvres de nos deux jeunes danseurs semblent s'approcher dangereusement, jamais ne trahiront-elles la sacralité de l'ambiance instaurée. Le duo semble prendre trois formes différentes et bien définies tout au long. Si au début de la pièce, l'espace négatif entre les corps ainsi que la recherche de diverses façons de combler ces espaces chez l'autre de par les maintes parties de son propre corps (sans encore laisser le contact physique prendre part à la danse), plus tard nous aurons droit à l'apogée du toucher intense et plein. Aussi, on nous transporte dans un rapport de rapprochements physiques semblable à ce que l'on voit à la verticale, mais transposé au sol. Il est intéressant en tant que spectateur d'assister à ce genre de chorégraphie parce que l'on peut sans détour faire référence à des concepts cristallins et concrets reliés au vocabulaire de la danse. L'espace négatif, la proximité des corps comparée à la distance de ceux-ci, le dialogue corporel et les réactions de mouvement qu'un interprète peut créer chez son partenaire sont des aspects touchés dans Strictement Astatique. On le met très clairement en œuvre sans jamais tomber dans une abstraction froide. Au contraire, même le type de gestuelle et de composition choisi rend un hommage simple aux tensions et aux pulsions qui animent les interprètes. Saluons également la qualité étoffée des trois principales propositions, que l'on reçoit complètement et de façon à ce que l'on puisse clore totalement le premier sujet avant de passer au prochain. Admirable composition.

Crématorium, le feu roulant

C'est l'énergie, l'humour cynique, la critique. Pièce composée de plusieurs sections extrêmement physiques et qui amènent le corps à la limite de l'activité soutenable, les tableaux créés nous portent à réfléchir nos conceptions générales du corps. L'utilise-t-on comme simple parure et outil de représentation ? Poussons-nous la machine en exigeant des performances physiques toujours plus impressionnantes ? Lui laissons-nous le droit à une sexualité saine et vivante ou alors tentons-nous de l'encadrer dans l'un ou l'autre des extrêmes possibles ? De quoi aurait-il l'air, ce corps, si on le laissait prendre sa forme naturelle et honnête quelques fois ? Les dynamiques intenses et la gestuelle toujours plus brutale nous laissent comprendre que bien la plupart du temps, nous empruntons le chemin de l'excès lorsqu'on parle des soins que l'on prodigue à cet aspect fondamental de notre individu. De par ailleurs, c'est cette quête incessante de nouvelles sensations toutes plus excitantes les unes que les autres qui semble inévitablement entraîner ces excès. Si le sujet du regard que la société actuelle porte sur le corps en est un qui semble être, d'une façon ou d'une autre, utilisé en danse contemporaine, **Crématorium** propose beaucoup d'images rafraîchissantes. L'utilisation ultra-ironique d'un « shake and weigh », un montage vidéo montrant les interprètes au naturel dans un moment d'émotion, la mimique d'un défilé de mode ainsi que la scène finale mettant en œuvre un maquillage forcé appliqué sur l'une des interprètes qui se laisse faire, complètement bâtie, sont des petits clins d'œil originaux que l'on peut saluer. On revisite alors le sujet avec beaucoup d'humour ainsi avec une saveur personnelle indéniable du chorégraphe **Philippe Dandonneau**, ce qui rend le tout divertissant et chorégraphiquement impressionnant.

Vue sur la relève 2014 se poursuit jusqu'au 12 avril avec une programmation comportant des propositions au goût de tout un chacun. On nous propose une autre soirée complètement danse le 9 avril au Gésù, avec en présentation d'ailleurs, le collectif d'artistes Collisions Collectives et leur pièce *Êtres à lacer*, que je vous recommande fortement pour l'avoir vue plus tôt cette année. Au programme également, Geneviève Bolla et la compagnie Évolucidanse présentant leur pièce *Wonder* ainsi que le collectif Dans son salon qui présentera une chorégraphie intitulée *Parce qu'on ne sait jamais. À surveiller !*

ARTICLE

Rédigé le 9 avril 2014 par Audray Julien

INFORMATION COMPLÉMENTAIRE

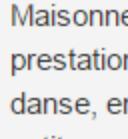
Dimanche 6 Avril

Gesù, Amphithéâtre

Zone HoMa : le quartier Hochelaga-Maisonneuve accueille 28 soirées de prestations multidisciplinaires!



ARTS DE LA SCÈNE



Hélène Boucher
15 juillet, 2014 - 13:01

Épatante et rafraîchissante [Zone HoMa](#)! Dès le 17 juillet et jusqu'au 24 août, le quartier Hochelaga-Maisonneuve se métamorphosera en un espace parfaitement adapté aux boulimiques de prestations multidisciplinaires. Imaginez le tableau: 28 soirées à la rencontre de 200 artistes en danse, en théâtre, en littérature et en musique. Une quarantaine de créations originales. En six petites années, Zone HoMa est devenu LE rendez-vous estival des «avant-avant-premières», dans un cadre on ne peut plus rassembleur.

L'auteur [Simon Boulerice](#), porte-parole de Zone HoMa, en parle comme d'un antidote culturel pour ceux et celles «en manque de propositions singulières». L'actrice [Ève Landry](#), autre porte-parole de l'événement, le compare au «voilier de plusieurs rêveurs qui nous emmènent avec eux». Quant aux organisateurs, ils voient en leur brigade d'artistes des «Vikings» de la création sans limite, carburant à la muse de l'instant. Une première ancre est déjà jetée depuis le 7 juillet, face à la Maison de la culture Maisonneuve: une installation multicolore des artistes [Nancy Bussière](#), [Émilie Cormier](#), [Karine Galarneau](#) et [Louis-Karl Tremblay](#) baptisée *l'Orque-Sicle*, fidèle à mascotte de cette édition 2014, née du croisement d'un orque et d'un popsicle.



Les Beignes de Matthieu Girard (Crédit: Babineau_Girard)

Le marathon Zone HoMa réserve des arrêts obligés. Dès le premier soir, (jeudi 17 juillet), pourquoi ne pas goûter à une lecture «caféinée» du désinvolte écrivain [Matthieu Girard](#), [Les Beignes](#), une intrusion dans l'antrre populaire des Tim Hortons? Le délice du Collectif [Les Chiennes](#) et de leur [Table rase](#) (mardi le 29 juillet à 20h) risque fort d'emballer tous les épiciuriens, avec son menu excessif imaginé par la metteure en scène [Brigitte Poupart](#). Les amoureux des mots de Gauvreau s'enchanteront quant à eux autour de la prestation théâtrale [Gauvreau défénestré](#) d'[Alexandre Bergeron](#) (jeudi 21 août).

Le tandem [Philippe Dandonneau](#) et [Marijoe Foucher](#) réserve une performance en danse à saveur hollywoodienne toxique avec [Happy Birthday Mr Prozac](#) (mercredi 6 août). Destruction du mythe glamour d'une cité où Marilyn Monroe périt dans un dépotoir trash. Autre régal danse, [Cake](#) de la chorégraphe [Audrey Rochette](#), où l'on apprendra qu'il existe un gâteau rivalisant celui de Ricardo. La grande finale se déroulera sur la Rue de la Poésie avec la poète [Queen Ka](#) et ses comparses, au son des trompettes et d'une averse de confettis (samedi 23 août).

Zone HoMa

Du 17 juillet jusqu'au 24 août

4200, Ontario Est | Réservations en ligne au [zonehoma.com](#)

Accueil > Arts > Nouvelles > Zone HoMa: l'effervescence de la marge!

Publié le 13 juillet 2014 à 18h00 | Mis à jour le 13 juillet 2014 à 18h00

Zone HoMa: l'effervescence de la marge!



Une oeuvre d'art faite de millier de bâtons de popsicle se situe à l'avant de la maison de la culture Maisonneuve.

PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE



JEAN SIAG
La Presse

Suivre

À partir du 17 juillet, Zone HoMa propose une quarantaine de créations expérimentales. Lectures publiques, pièces de théâtre et de danse, spectacles musicaux - parfois aboutis, parfois non - seront présentés à la Maison de la culture Maisonneuve jusqu'au 23 août. La Presse a demandé à la directrice artistique Mélissa Larivière de présenter cinq spectacles-clés de sa programmation.

THÉÂTRE

Les beignes

C'est le spectacle d'ouverture. Il s'agit de la lecture publique d'un texte écrit par Matthieu Girard (*Les pains*). L'auteur et metteur en scène a choisi de situer l'action dans un Tim Hortons. On y suivra les allées et venues des personnages marginaux qui peuplent le célèbre comptoir à beignes. «Matthieu a vraiment un humour absurde intéressant et on s'attache à ses personnages», dit la directrice artistique Mélissa Larivière.

Le 17 juillet à 20h

MUSIQUE

Jesse Mac Cormack

Jesse Mac Cormack a fait la première partie du spectacle de *Great Novel*. Il a aussi partagé la scène avec Half Moon Run et Les soeurs Boulay. «Il a vraiment une voix émouvante», déclare Mélissa Larivière. Ici, le chanteur folk-rock aura son propre tour de chant. Il sera précédé sur scène de Fanny Migneault-Lecavalier, dont le projet musical Lecavalier a été créé avec son complice Pierre-Luc Cérat.

Le 25 juillet à 21h

PERFORMANCE

Anthropologies imaginaires

On a eu un aperçu de cette performance de Gabriel Dharmoo - diplômé du Conservatoire de musique de Montréal - au dernier OFFTA. Elle sera présentée cette fois dans son intégralité. Il s'agit d'un faux documentaire portant sur les moeurs et les traditions de tribus fictives. Le document sera commenté par l'artiste, qui y multipliera les chants de gorge et autres performances vocales. «C'est une performance vraiment unique, où Gabriel utilise sa voix de toutes les façons pour narrer cette histoire», détaille Mélissa Larivière.

Le 2 août à 20h

DANSE

Happy Birthday Mr Prozac et Cake

Ce programme double en danse est une «proposition à l'oblique, à la frontière de la danse et de la performance», nous explique Mellissa Larivière. La première pièce, *Happy Birthday Mr Prozac*, créée par Philippe Dandonneau et Marijoe Foucher, aborde de manière frontale le glamour d'Hollywood qui étouffe. La musique électronique sera mixée en direct par Mykalle Bielinski. La deuxième pièce, *Cake*, d'Audrey Rochette, s'intéresse à la préparation d'un gâteau. On y verra sur scène six interprètes du milieu de la danse.

Le 6 août à 20h

Lien: www.zonehoma.com

oct
6

First Passerelle for Fall 2014!

By Stephanie Fromentin

This past weekend marked the kickoff for the *Passerelle 840* fall season. Trending in short shorts, bras, or just plain bare-bottomed, the evening offered up hot new works, albeit in colder or more sombre settings, for the fall fashion that is dance!

The evening begins with *Hangover*, a piece choreographed by Tanya Dolbec with the collaboration of interpreters Kayshia Fils-Aimé, Cristina Birri, Adèle Dussault Gagné, Sophie Levasseur and Frédérique Savoie. When the audience enters the theatre we are confronted with a barrier of empty bottles of all brands and alcoholic percentages. The interpreters make use of said bottles to illustrate their drunkenness (more so than their hungoverness), as well as a cleverly placed speaker that acts like a radio, karaoke machine, or jukebox of sorts. One interpreters' love affair with the machine, begging it for just one more little song and then slow dancing on top of it, was the highlight of this piece for me. The more synchronized moments, danced with abandon to The Doors and David Bowie, were definite indulgences, but more for the performers than for me I might say...

The second piece, *Pipelettes*, offers an interesting look at preemptive movement and sound. Co-created by Andréa Corbeil, Marie-Pier Proulx and Maggie Sauvé, this piece had some very unique moments. My neighbor and I agreed that we could have watched the minimal movement passage that happens early on in the piece, where all three dancers falter between body waves and isolations, for hours. A solo consisting of a head caught in a suitcase with a microphone was also a strong moment along with a spot light descent along the wall mid-way into the piece. If the work is meant to act as a run on sentence, like a *bavard* or *pipelette* would express him or herself, then the creators can keep talking because there seem to be a lot of interesting questions they are asking themselves.



The last piece entitled *J'ai rasé mes jambes six fois and no sex happened* came with a warning: nudity and suggestive content (although the title wasn't in the least bit suggestive...). The choreographer Philippe Dandonneau sat beside interpreter Sébastien Provencher as the lights came on to reveal the two in their underwear holding their opponent's chin in a French game that is somewhat the equivalent of 1, 2, 3, 4, I declare a thumb war. But this game took a turn when in using the subtlety of the French language the men declare that instead of getting a *tapette*, the first to laugh would be a *tapette*; and so began the "suggestive content" on sexuality and gender interplay. With timely appearances by the primped and coiffed (and codified in a stereotypical gentrification/genderification box) Claudia Chan Tak, the piece comments on how we offer sexuality (through media, music and society) and what the body itself is able to express in person. Complete with oil, undies, and ukuleles, this piece provides suggestions of all kinds, depending of course on what you're willing to be suggested.

Presented October 3-5, 2014 at the Piscine-théâtre of UQÀM.

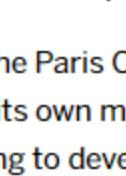
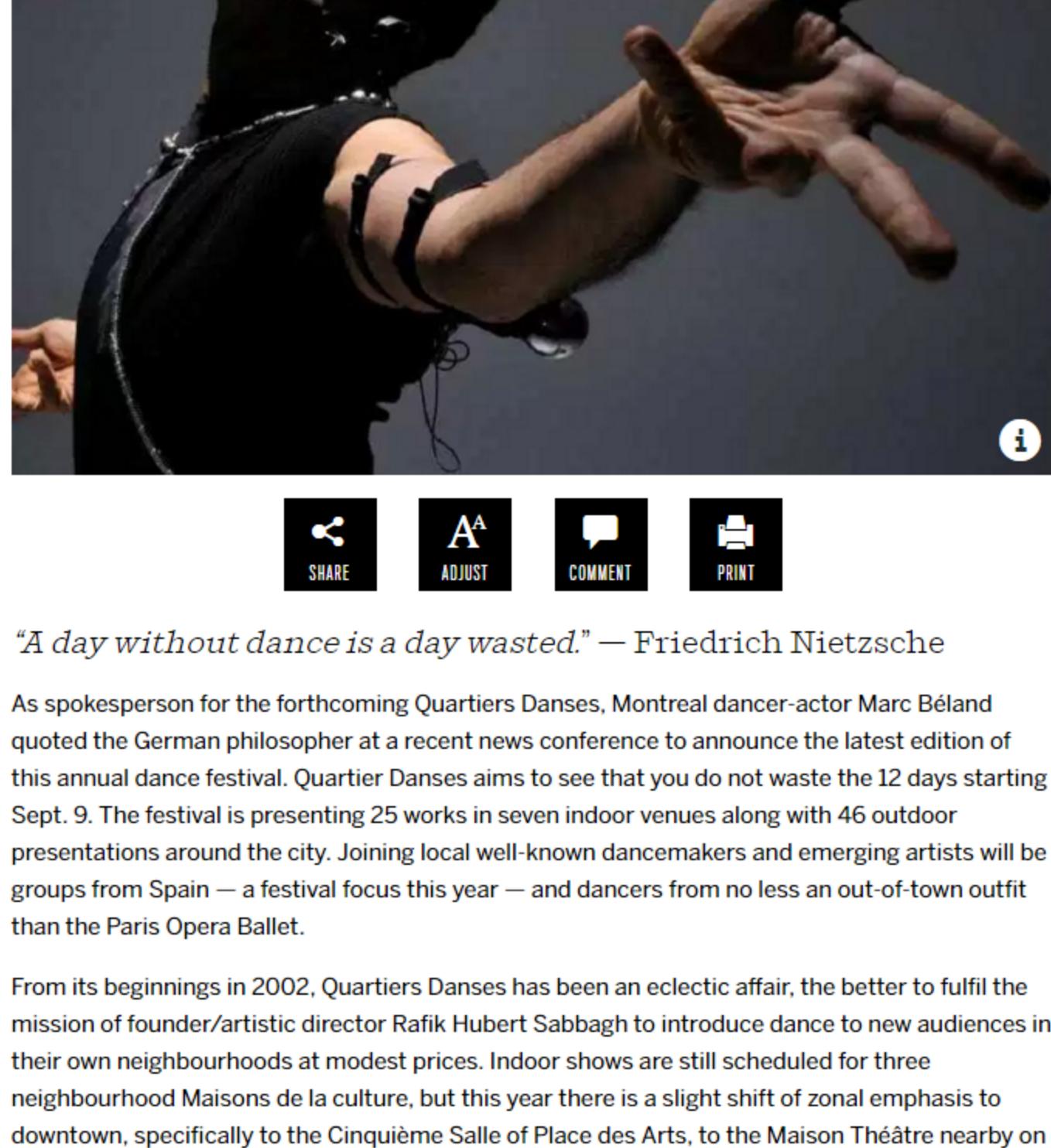
Quartiers Danses on stage and in the streets



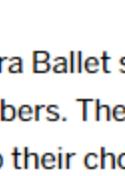
VICTOR SWOBODA, SPECIAL TO MONTREAL GAZETTE

[More from Victor Swoboda, Special to Montreal Gazette](#)

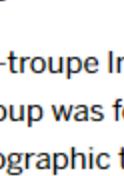
Published on: August 27, 2015 | Last Updated: August 27, 2015 12:30 PM EDT



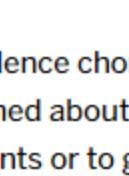
SHARE



ADJUST



COMMENT



PRINT



“A day without dance is a day wasted.” — Friedrich Nietzsche

As spokesperson for the forthcoming Quartiers Danses, Montreal dancer-actor Marc Béland quoted the German philosopher at a recent news conference to announce the latest edition of this annual dance festival. Quartier Danses aims to see that you do not waste the 12 days starting Sept. 9. The festival is presenting 25 works in seven indoor venues along with 46 outdoor presentations around the city. Joining local well-known dancemakers and emerging artists will be groups from Spain — a festival focus this year — and dancers from no less an out-of-town outfit than the Paris Opera Ballet.

From its beginnings in 2002, Quartiers Danses has been an eclectic affair, the better to fulfil the mission of founder/artistic director Rafik Hubert Sabbagh to introduce dance to new audiences in their own neighbourhoods at modest prices. Indoor shows are still scheduled for three neighbourhood Maisons de la culture, but this year there is a slight shift of zonal emphasis to downtown, specifically to the Cinquième Salle of Place des Arts, to the Maison Théâtre nearby on Ontario St., as well as to the exquisite Salle Bourgie at the Montreal Museum of Fine Arts.

Salle Bourgie is where the Paris Opera Ballet sub-troupe Incidence chorégraphique will perform short works created by its own members. The group was formed about 15 years ago as a creative outlet for dancers looking to develop their choreographic talents or to get off the company's beaten track — which was really not so beaten, because former company artistic director Brigitte Lefèvre was introducing works by many celebrated contemporary choreographers.

Under Bruno Bouché's direction, Incidence chorégraphique has played festivals in Europe and as far afield as Japan and India. Its Salle Bourgie appearance is its first in Montreal, with works by Bouché, Maxime Thomas and Héloïse Vellard on the program. Dressed in identical white tops and trousers, Thomas and Letizia Galloni will dance his Deux à Deux, a lyrical duet with many lifts, long extensions and pretty body shapes made to the slow movement of Bach's Italian Concerto, which pianist Edna Stern will play live.

The Spanish invasion begins on Sept. 11 at the Maison Théâtre. Notable on the program is a work by Cesc Gelabert, a veteran choreographer who knows how to imprint meaning on simple gestures, which was probably what attracted Mikhail Baryshnikov to dance his solos years ago. Also on the bill is a work by the collaborative duo of Virginia García and Damián Muñoz, who founded their Barcelona troupe La Intrusa Danza in 1996. Muñoz, incidentally, once undertook a creative sojourn at Le Groupe Dance Lab in Ottawa.

In 2006, he and García created a work called Staff, which they describe as a look at how we assess ourselves through others. Staff demands heavy-duty partnering that borders on acrobatics. Part of the choreography requires bouncing on a large, round trampoline. García and Muñoz will perform Staff with Alexis Fernández at the Maison de la culture Côte-des-Neiges.

Traditional dances of Spain's Basque region get a modern twist in a work by Jon Maya for his Kukai Dance Company.

The festival closes on a Spanish note with a contemporary work by Daniel Abreu, a dancer-choreographer known in Europe but not in North America.

Among veteran local contemporary choreographers in the festival mix is Roger Sinha, who performs two pieces from his large repertory, including a 2008 work, Zeros and Ones, in which his uniquely personal take on East Indian classical dance serves as the visual counterpart to a verbal diatribe against the influence of capitalism and computers on our lives.

At the Cinquième Salle, choreographers Victoria May, Katia Gagné, Ireni Stamou and Jane Mappin are presenting works in a program titled Women at Play.

Béland puts on his dancer's cap — long ago he danced with La La La Human Steps — in a solo dealing with tax havens, of all things, by Alix Dufresne, a young stage director who is also presenting a group work performed by local Haitian dancers. A recent graduate of the National Theatre School, Dufresne has criss-crossed the dance-theatre boundary in her school pieces, one of which was supervised by Montreal's dance-theatre iconoclast Dave St-Pierre.

The backdrops of the festival's theatre stages will certainly pall before the panoramic view of the city on the esplanade of the Mount Royal Belvedere, one of the festival's outdoor sites. Other outdoor shows include a flash-mob event at Olympic Stadium and events at Place Émilie-Gamelin, at Laurier Park and at Place des Festivals, which is fast becoming a favoured locale for dance gatherings.

Not to be overlooked is the festival's roster of emerging artists performing under the title Hybridity and Emergence, Series 1 and 2. Young dancemakers include Sébastien Provencher, Kati Bélanger, Kim-Sanh Chau, Natalie Schneck, James Philips and Philippe Dandonneau.

Add dance films and photo exhibits to the live performances, and Quartiers Danses will undoubtedly make Nietzsche's day.

AT A GLANCE

Quartiers Danses takes place from Sept. 9 to 20 at various indoor and outdoor venues. Tickets cost \$23; under 30, \$18. Call 514-285-4545, Local 1.

For Place des Arts shows: 514-842-2112; [pda.qc.ca](#)

Incidence Chorégraphique: \$36.97 to \$42.62; age 34 and under, \$19.57 to \$22.40. Call 514-285-2000, Local 4.

For the complete schedule, visit [quartiersdanses.com/en/calendrier-2/](#)

DÉPARTEMENT DE DANSE

COLLOQUE DANSE JEUNES PUBLICS

PROGRAMMES DE FORMATION

RECHERCHE ET CRÉATION

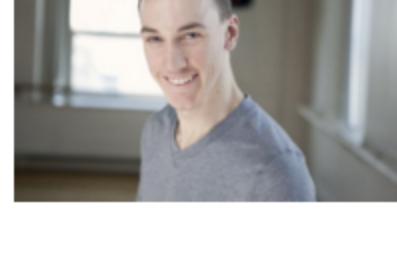
FUTURS ÉTUDIANTS

NOUS JOINDRE



DIPLÔMÉS | Sébastien Provencher, Philippe Dandonneau et Claudia Chan Tak honorés lors de la dernière édition de Quartiers Danse.

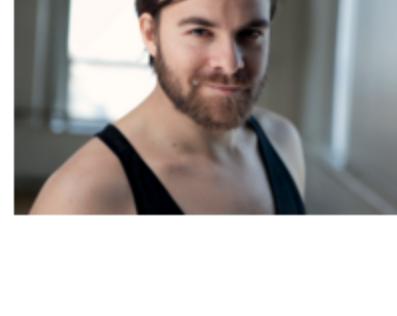
Nos diplômés Sébastien Provencher, Philippe Dandonneau et Claudia Chan Tak reçoivent chacun un prix lors de la dernière édition de Quartiers Danse.



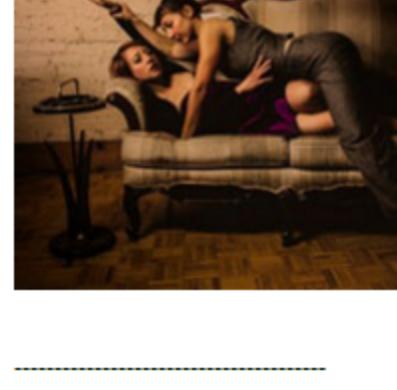
Sébastien Provencher a reçu le Prix Coup de cœur du public de la Soirée Hybridite et émergence 1 pour sa pièce **CHILDREN OF CHEMISTRY**



Chorégraphe : Sébastien Provencher
Interprètes et collaborateurs à la création: Miguel Anguiano, Louis-Elyan Martin, Jossua Collin, Julien Mercille, Alexandre Morin
Répétitrice : Helen Simard
Musique : Hani Debbache
Costumes : Sébastien Provencher
Photographe : Gabriel Germain
Éclairages : Nancy Bussières



Philippe Dandonneau a reçu le Prix Coup de cœur du public de la Soirée Hybridite et émergence 2 pour sa pièce **DÉFONCE LA PORTE; ELLE REVIENDRA DANS TA FACE**



Chorégraphe : Philippe Dandonneau
Interprètes et collaborateurs à la création : Philippe Dandonneau, Marijoe Foucher, Geneviève Lauzon
Répétitrice : Christine Charles
Photographe : Gabriel Germain



Claudia Chan Tak est la récipiendaire du prix pour le meilleur court métrage de danse pour **LA BUVETTE DES CARNIVORES**.

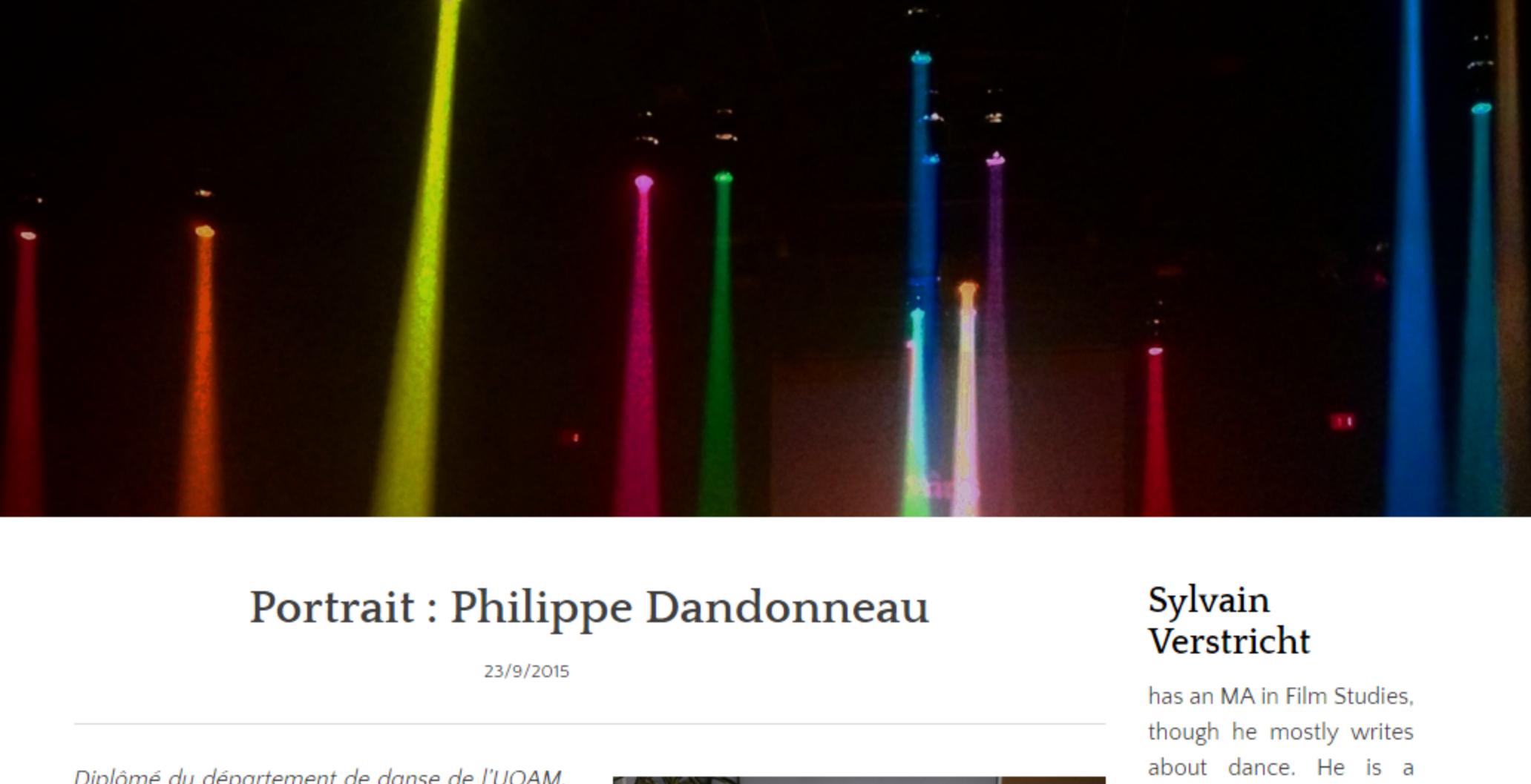


LA BUVETTE DES CARNIVORES

Interprètes : Miguel Anguiano, Claudia Chan Tak, Alexandre Fleurent, Marijoe Foucher, Marie-Reine Kabasha, Alexia Martel, Louis-Elyan Martin, Liane Thériault et Julie Tymchuk
Musique(composition) : The Cinematic Orchestra
Costumes : Claudia Chan Tak
Colorisation et édition : Maxime Pelletier-Huot
Direction photo : Alexandre Desjardins
Scénario adapté : Claudia Chan Tak et Raphaël J. Dostie

Local Gestures

HOME DANCE LITERATURE CINEMA MUSIC



Portrait : Philippe Dandonneau

23/9/2015

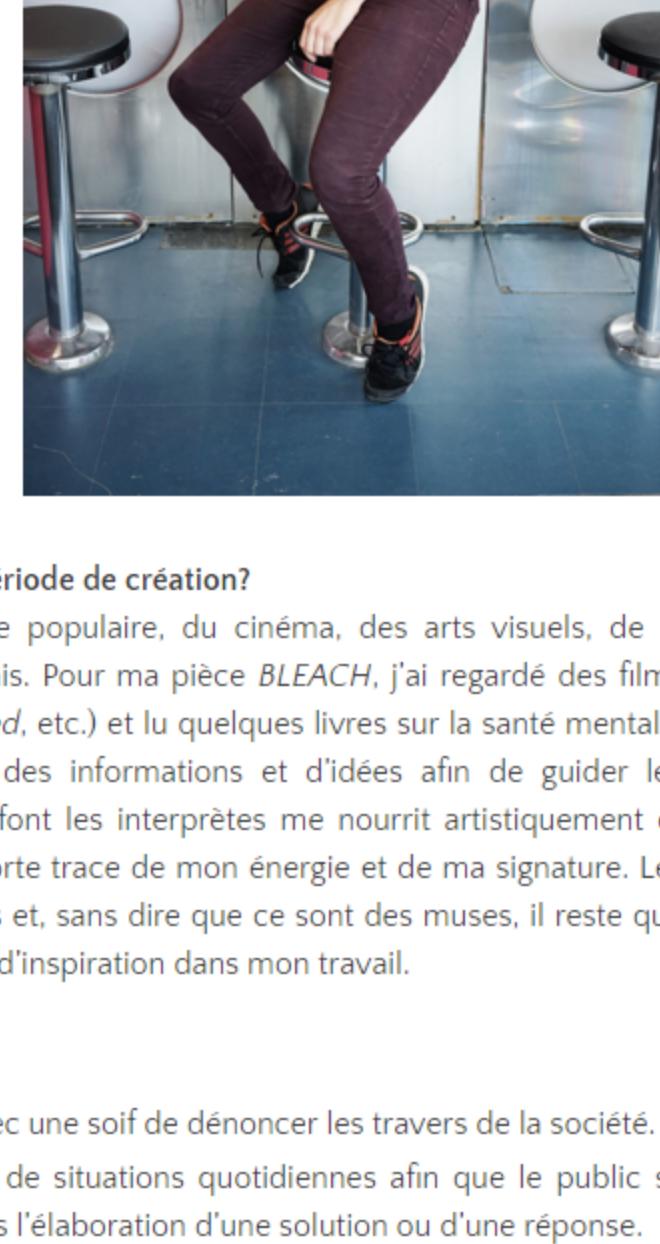
Diplômé du département de danse de l'UQAM, Philippe Dandonneau trace sa voie en tant qu'interprète et chorégraphe depuis quelques années. Il a créé plusieurs œuvres, dont les pièces *Son of a gun*, *Happy Birthday Mr. Prozac*, *J'ai rasé mes jambes six fois and no sex happened*, *Défonce la porte; elle reviendra dans ta face*, ainsi que *Crématorium*, présenté à l'Agora de la danse et au Festival *Vue sur la Relève*. Sa gestuelle brute, physique, dynamique, sensuelle et explosive s'inspire de la culture populaire pour exposer les travers de la société.

Pourquoi bouges-tu?

Je bouge parce que je peux utiliser cette voix pour me faire entendre et c'est la seule et unique voix qui me semble appropriée pour exprimer mes préoccupations. Je ne danserais plus si j'avais conquis mes démons intérieurs et que plus aucune question ou pensée ne me venait en tête.

Quelle est ta plus grande source d'inspiration en période de création?

Mes idées peuvent provenir autant de la culture populaire, du cinéma, des arts visuels, de la photographie que des multiples lectures que je fais. Pour ma pièce *BLEACH*, j'ai regardé des films (*Vol au-dessus d'un nid de coucou*, *Girl, Interrupted*, etc.) et lu quelques livres sur la santé mentale. Ensuite, je crée un canevas de travail à partir des informations et d'idées afin de guider les improvisations en studio. Au final, le travail que font les interprètes me nourrit artistiquement et teinte la proposition finale tout en conservant la forte trace de mon énergie et de ma signature. Les interprètes sont en avant-plan durant le processus et, sans dire que ce sont des muses, il reste que leur façon de bouger est la plus importante source d'inspiration dans mon travail.



Qu'est-ce qui caractérise ton travail?

1. Chaque pièce est revendicatrice et crue avec une soif de dénoncer les travers de la société.
2. Mon travail est une exposition de faits et de situations quotidiennes afin que le public se questionne sur la société, mais je ne fais pas l'élaboration d'une solution ou d'une réponse.
3. Chaque chorégraphie est irrévérencieuse et doit contenir du sarcasme, de l'ironie et un côté humoristique qui provoque un décalage avec ce qui est présenté.
4. J'aime beaucoup travailler avec des femmes fortes et transposer mon énergie brute et masculine sur le corps féminin. Mon travail place souvent la femme en premier plan et rarement dans un rôle vulnérable.
5. En ce qui a trait à la gestuelle et la couleur de mes chorégraphies, un seul mot demeure et décrit à merveille plusieurs d'entre elles : CONFRONTATION.
6. Finalement, je sais que plusieurs chorégraphes détestent entendre ce terme pour décrire leurs œuvres mais, naviguant dans un contexte de culture populaire et crachant sur l'élitisme si propre à la danse contemporaine, je peux caractériser mon travail de divertissant. Ce mot n'a nullement un aspect péjoratif pour moi et je trouve agréable que le public puisse être choqué, se questionner, et réfléchir tout en ayant passé un bon moment.

Des commentaires (bons ou mauvais) qu'on a faits sur ton travail, lequel est resté avec toi?

Ce qui ressort, c'est le mot « assumé ». Je crois que ce commentaire est le plus important d'entre tous et c'est celui qui reste avec moi. Pour moi, c'est ce qui différencie le vrai du *fake*. Je peux recevoir des commentaires négatifs, mais si on mentionne le verbe « assumer », je crois que mon travail a été accompli et que je suis resté fidèle à moi-même.

De quoi es-tu le plus fier?

Je ne sais pas si on peut davantage parler de satisfaction que de fierté, mais je suis particulièrement heureux d'être entouré d'une gang d'interprètes talentueux avec qui j'ai travaillé à l'université et qui me suivent encore dans ma folie à travers mes multiples projets. Je suis transparent avec mes interprètes et je crois que cette sincérité apporte une certaine sécurité pour eux en ce qui a trait aux choix chorégraphiques que je prends. Je retire de la fierté de cette relation de complicité et de collaboration que j'ai su développer avec les gens qui travaillent avec moi.

De quoi la danse a-t-elle besoin aujourd'hui?

Je rêve d'une communauté de la danse sans hiérarchie, où l'on respecte et considère l'apport, l'histoire et la richesse de nos prédecesseurs, qui ont chacun à leur façon changé le visage de la danse et agit pour améliorer nos conditions de travail. D'un autre côté, il serait important que la nouvelle génération obtienne le même respect de la part de cette communauté en ce qui a trait à sa voix et sa pertinence dans le paysage chorégraphique québécois. Il serait faux de croire que l'aspect de compétition n'est pas présent lorsque vient le moment d'obtenir du financement dans un monde aussi contingent que la danse contemporaine mais, entretemps, est-il possible de cohabiter avec une réelle convivialité?

Quel est ton rapport à la critique?

J'ai un côté très réactif à ce que je reçois comme critique et ma première impulsion est de toujours faire le contraire de ce qui a été dit afin de faire acte de rébellion. Par exemple, si on me dit que ma pièce est *trash* (je déteste ce mot, beaucoup trop galvaudé), je me dis que je vais faire encore plus *trash*. En plus, quand on débute dans le métier, les critiques ont tendance à comparer notre travail avec des chorégraphes aguerris même si on peut être à mille lieux l'un de l'autre dans nos préoccupations. Quand je reçois ce type de commentaires, j'ai juste le goût de faire un pied de nez à la critique en copiant sur scène tout ce qui pourrait être reproduit. Bref, j'ai ma première frustration et je vis ma première impulsion, mais ensuite j'agis passivement et je me dis que je n'en ai rien à foutre, que c'est seulement l'opinion d'une seule personne et que celle-ci ne détient pas la vérité. En conclusion, je continue à créer comme j'ai toujours fait, en me souciant de ma propre satisfaction avant de penser au regard extérieur.

Avec quel artiste aimerais-tu collaborer?

Dans mon projet le plus fou, j'aimerais collaborer avec le photographe David LaChapelle, que ce soit

pour réaliser une chorégraphie pour un vidéoclip, un spot commercial ou un film. Plus près de chez nous, j'aimerais collaborer avec une chorégraphe qui m'anime mais qui est diamétralement opposée à mon type de gestuelle. Je suis interpellé par les défis et je crois qu'une collaboration avec Catherine Gaudet me permettrait de sortir de ma zone de confort tout en élargissant ma vision artistique.

Qu'est-ce qui te motive à continuer de faire de l'art?

C'est ma curiosité, ma soif d'aller au bout des choses, de me questionner sur ce qui m'entoure et de vouloir transmettre quelque chose; non pas un message, mais laisser une trace. C'est la volonté de vouloir me retrouver à travers ce que je mets en scène, performer, et chorégraphier. C'est de penser que l'art n'a pas de limites, de barrières, de tabous, et que tout se doit d'être abordé, même ce qui trouble notre confort. Je crois que de faire ma propre thérapie à travers l'art peut engendrer en partie une catharsis collective et c'est pourquoi je continue de faire ce que je fais. L'humain a un besoin viscéral de se libérer de certaines pulsions et quoi de mieux que de canaliser ces instincts à travers la création?

BLEACH (Dances Buissonnières)

1-3 octobre à 19h30 & 4 octobre à 16h

www.tangente.qc.ca

514.871.2224

Billets : 23\$ / Étudiants : 19\$

Sylvain Verstricht

has an MA in Film Studies, though he mostly writes about dance. He is a reporter and producer for the cultural radio show Quartier Général on CIBL 101,5 FM. His fiction has appeared in *Cactus Heart*, *Headlight Anthology*, and *Birkensnake*.

s.verstricht [at] gmail [dot] com

Vous êtes ici : Home » Spectacles » Critique de spectacle »

« Danses buissonnières – Classe 2015 », le meilleur de la danse d'aujourd'hui et de demain

① 1 OCTOBRE 2015 10 H 41 MIN



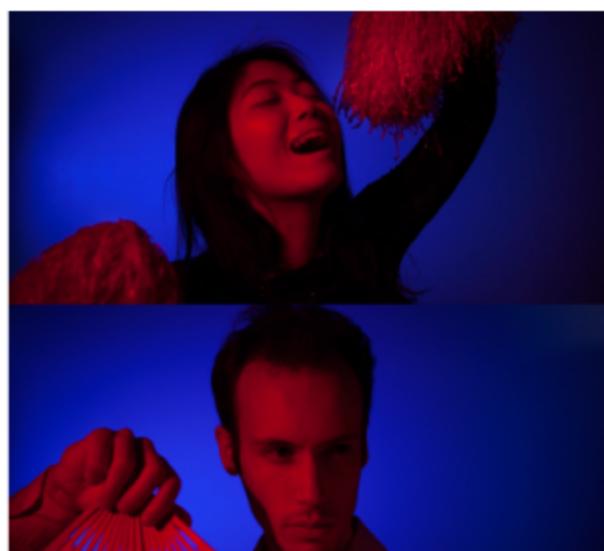
Mandala © Photo de courtoisie

Issus de l'École de danse contemporaine de Montréal, de l'UQAM, de Concordia, de l'École supérieure de ballet du Québec, et de la Gallatin School of Individualized Study de New York, une quinzaine de danseurs et chorégraphes ont été soigneusement sélectionnés pour proposer le spectacle *Danses Buissonnières – Classe 2015* de Tangente au Monument National à Montréal.

Cinq capsules dansées de 10 minutes chacune, comme cinq propositions étonnantes conçues pour allumer tous les sens des spectateurs. Parfaitement exécutées, elles sont toujours intéressantes dans leur

recherche artistique et même quelques fois drôles. Bien sûr, la danse ne se raconte pas, (elle est faite pour être pratiquée et admirée), mais les cinq propositions de *Danses Buissonnières – Classe 2015* apportent davantage qu'un plaisir esthétique. Elles donnent souvent à sourire et aussi à penser.

Pour *Bleach* de Dominique Dandonneau, deux danseuses lavandières de notre temps (Marijoe Foucher et Geneviève Lauzon) – occupées à leurs tâches ménagères – invitent à plonger au cœur des états psychiques qui traversent les femmes. Un beau travail à la fois esthétique et symbolique. *Tabouteillé* par le Collectif S'enfarger, entraîne le spectateur dans un tout autre univers. Au milieu de centaines de capsules de bouteilles étalées sur le sol, comme les restes d'autant de bouteilles de bière, trois danseurs (Myriam Foisy, Anne Cormerais et Jean-Benoit Labrecque-Gilbert) jouent les ados insolents et mal élevés, refusant les conventions des adultes, sortes de caricatures très drôles, des jeunes mal dans leur peau. *D'amour ils se gaveront, de haine ils déborderont* de Camille Lacelle-Wilsey ne manque pas d'humour non plus. Aux rythmes d'une batterie, la danseuse Nien Tzu Weng, en chanteuse asiatique, et le danseur Guillaume Loslier-Pinard, en travesti semblant tout droit sorti d'un film de Pedro Almodovar, se croisent sans se regarder, comme deux univers en tous points opposés et impénétrables. *Vamp* de Dominique Sophie, sur fond de guitare de Tom Jarvis, montre la Judith meurtrière du peintre Gustave Klimt. *Mandala* enfin, avec Christine Daigle, Mar Ejada, Raquel Lanzinier, Diana Léon, Antoine Turmine et Paco Ziel, clôture cette soirée par un acte chorégraphique splendide où les six corps des danseurs se mêlent au ralenti dans un savant fouillis que les spectateurs sont invités à contempler de près.



D'amour ils se gaveront, de haine ils déborderont © Photo de courtoisie

Partager cet article

- GOOGLE +
- TWITTER
- FACEBOOK
- DELICIOUS
- DIGG
- STUMBLE
- REDDIT

Auteur:



Sophie Jama

Tags:

- Anne Cormerais
- Antoine Turmine
- Camille Lacelle-Wilsey
- Christine Daigle
- Diana Léon
- Dominique Dandonneau
- Genevieve Lauzon
- Guillaume Loslier-Pinard
- Jean-Benoit Labrecque-Gilbert
- Mar Ejada
- Marijoe Foucher
- Myriam Foisy
- Nien Tzu Weng
- Paco Ziel
- Raquel Lanzinier
- Sophie Jama
- Tangente

Danses Buissonnières – Classe 2015 au Monument National à Montréal du 1^{er} au 4 octobre 2015

Informations : <http://www.tangente.qc.ca>

Abonnez-vous à notre page

Facebook
[culturebiz/333777077846](https://www.facebook.com/pages/wwwinfo-culturebiz/333777077846)

[https://www.facebook.com/pages/wwwinfo-](https://www.facebook.com/pages/wwwinfo-culturebiz/333777077846)

Suivez-vous sur Twitter https://twitter.com/info_culture



DFDANSE

LE MAGAZINE DE LA DANSE ACTUELLE À MONTRÉAL

ÉDITION DU 5 OCTOBRE 2015

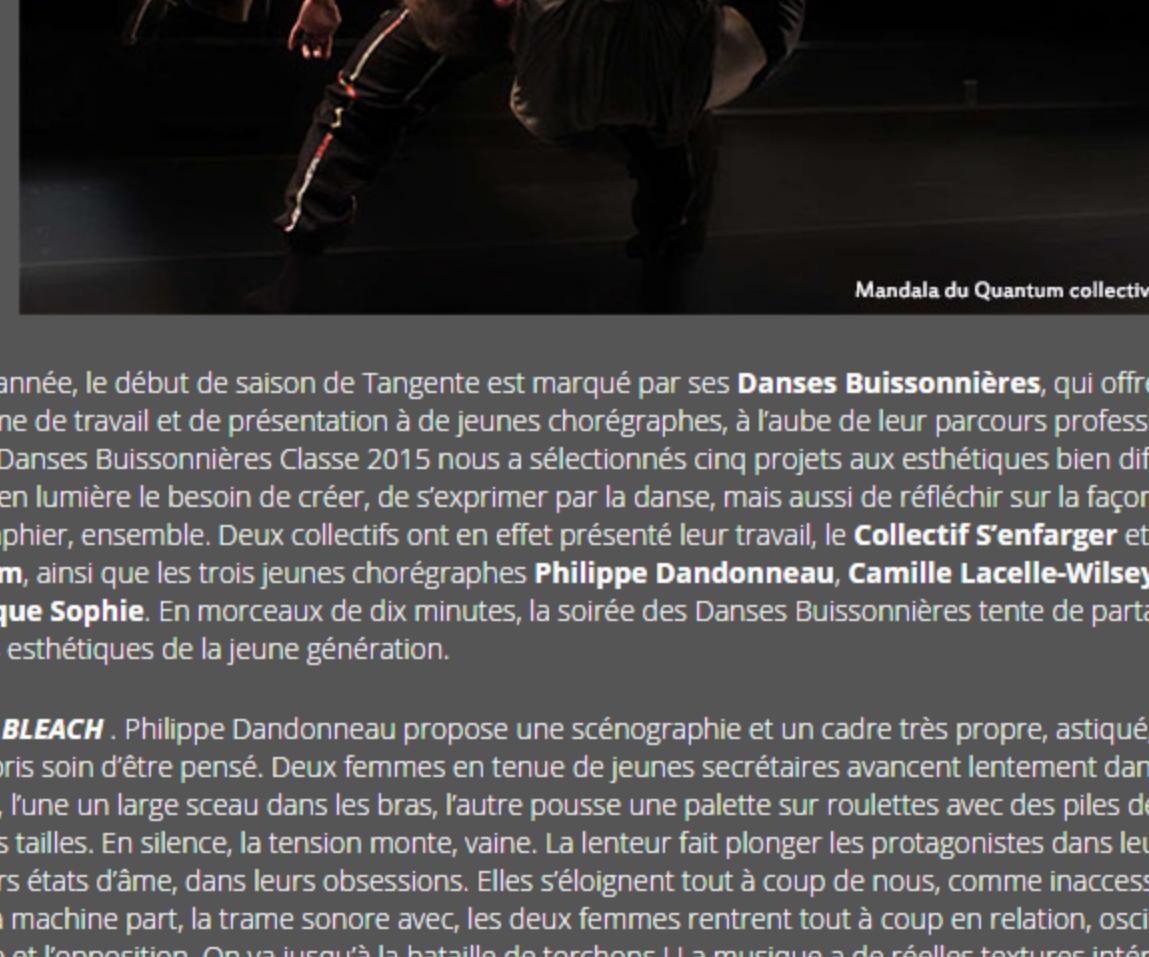
VOL.15 NO.40

PLACE AUX NOUVEAUX VENUS

DANCES BUISSONNIÈRES – CLASSE 2015

PRÉSENTÉ PAR TANGENTE

Chaque année, le début de saison de Tangente est marqué par ses Danses Buissonnières, qui offrent une plateforme de travail et de présentation à de jeunes chorégraphes, à l'aube de leur parcours professionnel. Le jury des Danses Buissonnières Classe 2015 nous a sélectionnés cinq projets aux esthétiques bien différentes, qui mettent en lumière le besoin de créer, de s'exprimer par la danse, mais aussi de réfléchir sur la façon de chorégraphier, ensemble. Deux collectifs ont en effet présenté leur travail, le Collectif S'enfarger et le collectif Quantum, ainsi que les trois jeunes chorégraphes Philippe Dandonneau, Camille Lacelle-Wilsey et Dominique Sophie. En morceaux de dix minutes, la soirée des Danses Buissonnières tente de partager les courants esthétiques de la jeune génération.



Mandala du Quantum collective

Chaque année, le début de saison de Tangente est marqué par ses **Dances Buissonnières**, qui offrent une plateforme de travail et de présentation à de jeunes chorégraphes, à l'aube de leur parcours professionnel. Le jury des Danses Buissonnières Classe 2015 nous a sélectionnés cinq projets aux esthétiques bien différentes, qui mettent en lumière le besoin de créer, de s'exprimer par la danse, mais aussi de réfléchir sur la façon de chorégraphier, ensemble. Deux collectifs ont en effet présenté leur travail, le **Collectif S'enfarger** et le **collectif Quantum**, ainsi que les trois jeunes chorégraphes **Philippe Dandonneau**, **Camille Lacelle-Wilsey** et **Dominique Sophie**. En morceaux de dix minutes, la soirée des Danses Buissonnières tente de partager les courants esthétiques de la jeune génération.

D'abord, **BLEACH**. Philippe Dandonneau propose une scénographie et un cadre très propre, astiqué, où chaque détail a pris soin d'être pensé. Deux femmes en tenue de jeunes secrétaires avancent lentement dans le cadre de porte, l'une un large sceau dans les bras, l'autre pousse une palette sur roulettes avec des piles de serviettes de toutes tailles. En silence, la tension monte, vainque. La lenteur fait plonger les protagonistes dans leurs têtes, dans leurs états d'âme, dans leurs obsessions. Elles s'éloignent tout à coup de nous, comme inaccessibles. Quand la machine part, la trame sonore avec, les deux femmes rentrent tout à coup en relation, oscillant entre l'entraide et l'opposition. On va jusqu'à la bataille de torchons ! La musique a de réelles textures intéressantes, la gestuelle un peu moins. Les femmes serrent les poings, se débattent, jettent. L'enjeu de la courte durée de la pièce a sans doute freiné notre capacité à ressentir vraiment l'intérieur du voyage des interprètes, pour permettre à la folie de s'emparer d'elles, donc de nous.

Sans transition, sur une musique d'ascenseur, on étale des capsules de bière dans la pénombre. Le public se remet à discuter... Pourtant, le corps de ces trois « déposeurs » de capsules est investi dans un état de

représentation déjà. Effectivement, insensiblement ils sont tous les trois, à nous regarder, les mains entrelacées ensemble sous leur plancher pelvien. Posture à répétition qui reviendra tout au long de **Tabouteillé**. Leur présence authentique, quoique très absurde, fait rire. La composition chorégraphique est fluide, semble avoir du sens parmi toutes ces actions sans sens à priori. De vrais enfants, ils jouent à la corde à sauter (attention, la corde est remplacée par deux bras mis bout à bout), accumulent des actions ludiques. En revanche, lorsque certaines images sont posées, le regard critique du collectif sur les gestes sociaux ressort de façon flagrante.

Regarder ailleurs quand tu sers la main à quelqu'un. Se tenir en pauses de mannequin, tête face au public, pendant que l'autre s'essouffle de ne pas pouvoir parler. Adresser un bras d'honneur chamboulant dont le majeur ne sort jamais. Tout en finesse, le Collectif S'enfarger (**Anne Cormerais**, **Myriam Foisy**, **Jean-Benoît Labrecque**) fait une belle première entrée sur la scène, avec cette provocation pleine de gentillesse.

D'amour ils se gaveront, de haine ils déborderont... La lumière s'allume sur une petite femme asiatique, qui chante au micro, dans une langue inconnue à mon oreille. Curieux début, lorsqu'un jeune homme se pavane en l'air, habillé d'une robe mouillante et d'une perruque fluo. Au milieu de ces deux personnages de mangas ou de bande dessinée, un musicien en caleçon régit l'énergie de la pièce avec sa batterie. Le rythme de la pièce de Camille Lacelle-Wilsey est soutenu et rempli d'images fortes, de violence, de combats ou de séduction. On assiste à de réelles scènes de cinéma, dans lesquelles deux personnages jouent le rôle de leur vie, face à nous, sans pourtant être ensemble. Seul l'espace les relie. L'énergie brute et sincère des deux interprètes frappe nos yeux de spectateurs : ça marche !

Le solo de **Dominique Sophie**, **Vamp** nous plonge tout à coup dans l'univers envoutant de la femme ou plutôt d'une féminité débordante. La musique live de **Tom Jarvis** tient un rôle essentiel dans la proposition, sans quoi Vamp n'aurait plus de sens, je me permets de le souligner. En dix minutes, l'interprète plonge lentement dans des états de corps de la femme qu'elle est. Une force tranquille, une sensualité qui prend son temps. Tout en douceur, l'interprète et chorégraphe révèle des images éloquentes d'une sexualité féminine, sans contrôle, sans gestes illustratifs. Simplement, un voyage musical à travers son propre corps. A-t-elle eu le pouvoir d'envouter toute la salle ?

Pour clore la soirée, le collectif Quantum nous propose d'investir les quatre bords de scène pour créer une expérience circulaire, à 360 degrés. Les six danseurs se partagent l'aire de jeu ou plutôt le tourbillon qu'ils créent. **Mandala** puise sa force dans l'énergie qui se déploie dans les changements d'espace, souvent en rotation, et lorsque le vent s'arrête, on a la chance d'observer ce moment d'immobilité sensible. Chaque corps est interdépendant et tout mouvement semble affecter la trajectoire d'un autre. Le collectif Quantum réussit à nous montrer la mécanique de leur composition de temps et d'espace. Le spectateur peut alors se laisser embarquer ou non dans le tourbillon de ces satellites en mouvement autour du centre. Quoi qu'il en soit, le **Mandala** est apaisant.

CRITIQUE

Rédigé le 5 octobre 2015 par **Elise Boileau**

INFORMATION COMPLÉMENTAIRE

Tangente présente :

Dances Buissonnières classe 2015

Tabouteillé

Myriam Foisy, Anne Cormerais et Jean-Benoît Labrecque-Gilbert

Mandala

Christine Daigle, Raquel Lanziner, Antoine Turmine, Paco Ziel — Quantum collective

BLEACH

Philippe Dandonneau

D'amour, ils se gaveront,

de haine ils déborderont

Camille Lacelle-Wilsey

VAMP

Dominique Sophie

1er, 2, 3 OCTOBRE | 19H30

4 OCTOBRE | 16H

Studio Hydro-Québec du Monument-National

Monument-National

1182, Boulevard Saint-Laurent

514-871-2224 / 1-866-844-2172

Métro : Saint-Laurent, Place-D'armes

DANCE MATTERS

Philippe Dandonneau

For this blog, I decided to translate an interview I did a few months ago to describe my work and my personae. This interview also gives my point of view towards criticism, contemporary dance and art in general.

As an artist, I'm often requested to give my opinion on different subjects or to explain my pieces, but sometimes I struggle to find the words. However, this time the questions I was asked were relevant and interesting. Slowly, I realized that it was the best exercise I've ever done to summarize my thoughts and my work. This interview is taken from Sylvain Verstricht's blog Local Gestures, which covers various subjects – music, dance, cinema, literature – from the author's point of view.

I chose this interview because it is a nice introduction to my choreographic world for people who aren't familiar with it. It accurately portrays who I am as an artist and what I truly believe in. Here we go!

Why do you move?

I move because I can use dance to make myself understood. It is the only fitting way to express my opinion and my concerns regarding the society we live in. I would not dance anymore if I had conquered my inner demons, or if thoughts or questions no longer came to mind.

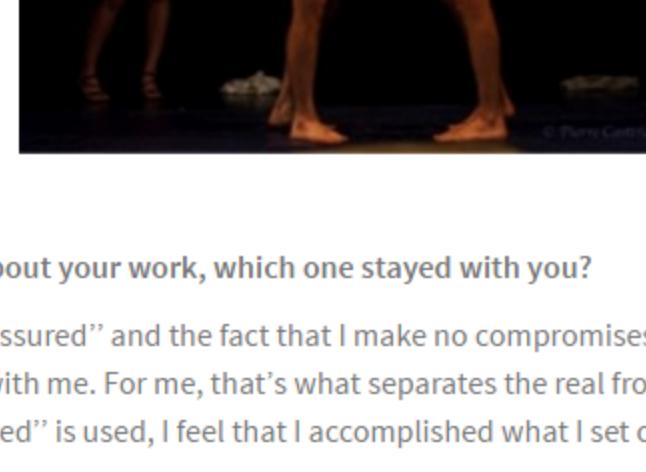
What is your biggest source of inspiration during the creative process?

My ideas come as much from movies, pop culture, visual arts, photography, and literature. Then I create a framework based on these inspirations and ideas in order to guide improvisations in the studio. The dancers feed me artistically and colour the final product, but my signature and energy are preserved. The dancers are at the centre of the process. Without saying that they are muses, the way they move remains the most important source of inspiration for my work.

Inspirations for *I shaved my legs six times and no sex happened*

What characterizes your work?

1. Each piece is raw, with a strong intention: to expose society's quirks so that the audience can question their own behaviour. I don't provide any solutions; the audience is free to create their own story.
2. Each piece is irreverent or contains sarcasm, irony and humour, provoking a gap with what is presented onstage.
3. I love working with women with strong personalities, and transposing my male energy on a woman's body. My work often puts women in the foreground and rarely in a vulnerable position.
4. Regarding the movement in and the energy of my dance pieces, one word wonderfully describes several of them: CONFRONTATION.
5. Finally, I know that many choreographers don't like to use this word to describe their work but, being inspired by pop culture and spitting on the elitism so often associated with contemporary dance, I can say that my work is entertaining. This word is not pejorative for me. I find it nice and interesting for the audience to be shocked or to question themselves while having a good time.



Of the comments (good or bad) about your work, which one stayed with you?

What stands out is the word "self-assured" and the fact that I make no compromises. I think that comment is the most important and the one that stays with me. For me, that's what separates the real from the fake. I've received negative reviews but, if the word "self-assured" is used, I feel that I accomplished what I set out to and that I've stayed true to myself.

What are you most proud of?

It is probably more satisfaction than pride, but I am particularly pleased to be surrounded by a group of talented performers I met in university and who still follow me through my madness in my multiple projects. I'm completely transparent with my dancers and I think this sincerity provides them with a sense of security. They know the reasons why I make the decisions I do and I hope they see that these choices are not a gratuitous way of shocking the public. I take pride in the complicit and collaborative relationship I have been able to develop with those who work with me.

What does dance need today?

I dream of a dance community without hierarchies, where we respect and consider the contribution, the history and the cultural richness of our predecessors; in their own way, each has changed the face of dance and acted to improve our work conditions. On the other hand, it would be important for the new generation of dancers and choreographers to get the same respect from this community in regards to its relevance in the Canadian choreographic landscape. It would be wrong to think that competition is not present when it comes to getting financial support in a community as packed as contemporary dance but, in the meantime, might it be possible to cohabit in a spirit of fellowship?

How do you feel about criticism?

I tend to react strongly to bad reviews. My first impulse is always to do the opposite of what is written as an act of rebellion. For example, if they say that my piece is trashy (I hate that word, so overused), I try to make it even edgier. Also, emerging artists tend to get compared with accomplished choreographers even if our subjects and concerns are miles apart. When I get this kind of feedback, I just want to snub the critic by copying all that I possibly can. In short, at first I get frustrated and impulsive, but then I act passively. I tell myself that I don't care, that it's just one person's opinion and that they don't have a hold on truth. I just continue to create as I always did, caring for my own satisfaction, without thinking about the perception of others.

What motivates you to keep making art?

It's my curiosity and my endless questions about my environment, and the desire to deliver something to the audience; not a message, but to somehow leave a trace. It's to perform, choreograph and put onstage a bit of myself with every project. It's thinking that art has no boundaries, barriers or taboos, and that everything needs to be discussed, even what might disturb. It might be selfish, but I think that using art as therapy can result in a collective catharsis and that's why I keep doing it. Human beings have a visceral need to free their bodies of certain impulses. What better way to channel these instincts than through creation?

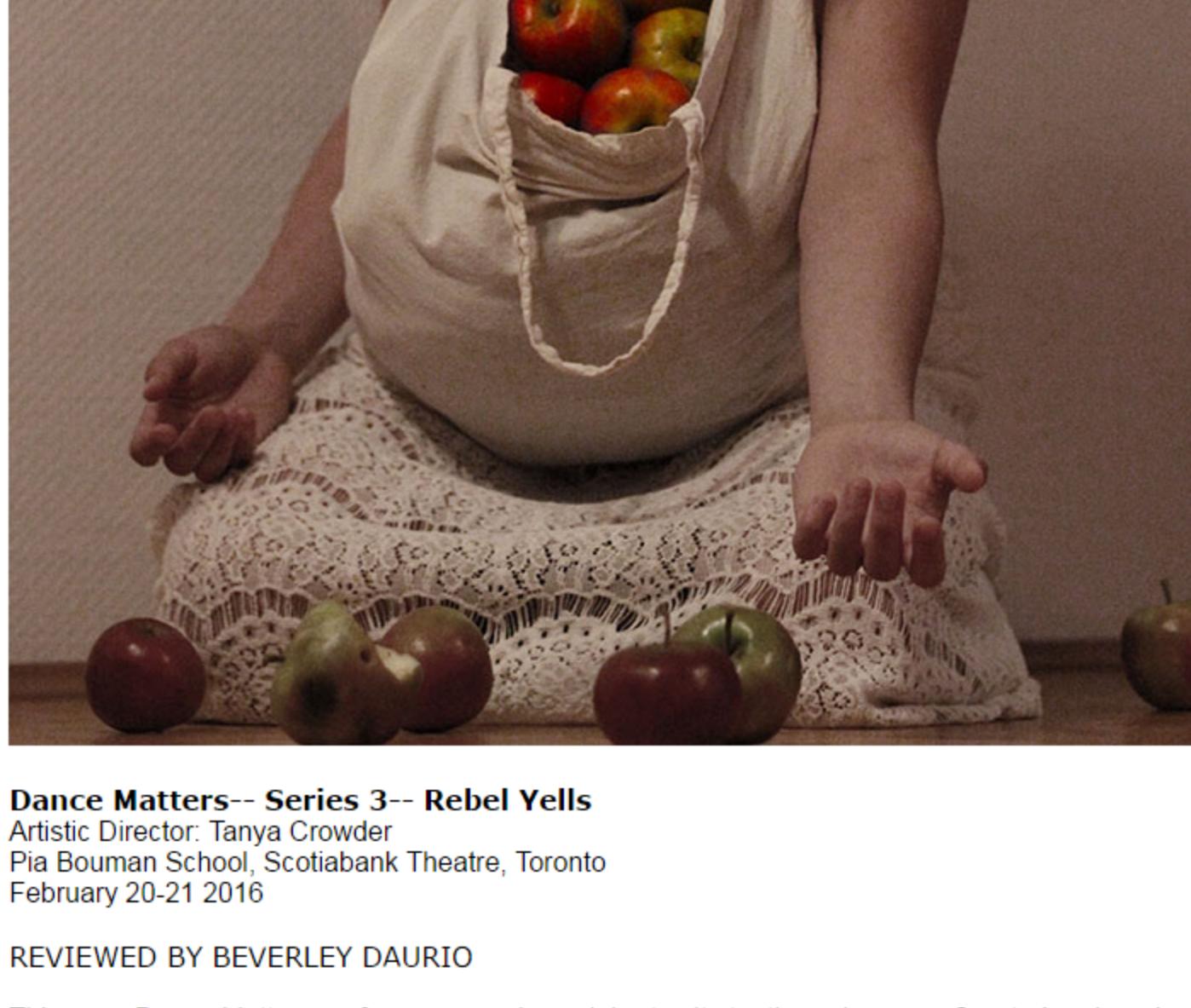


eviDANCE RADIO

where dance is the conversation

Dance Matters-- Series 3-- Rebel Yells

Wed, 02/24/2016 - 20:33 — Beverley Daurio

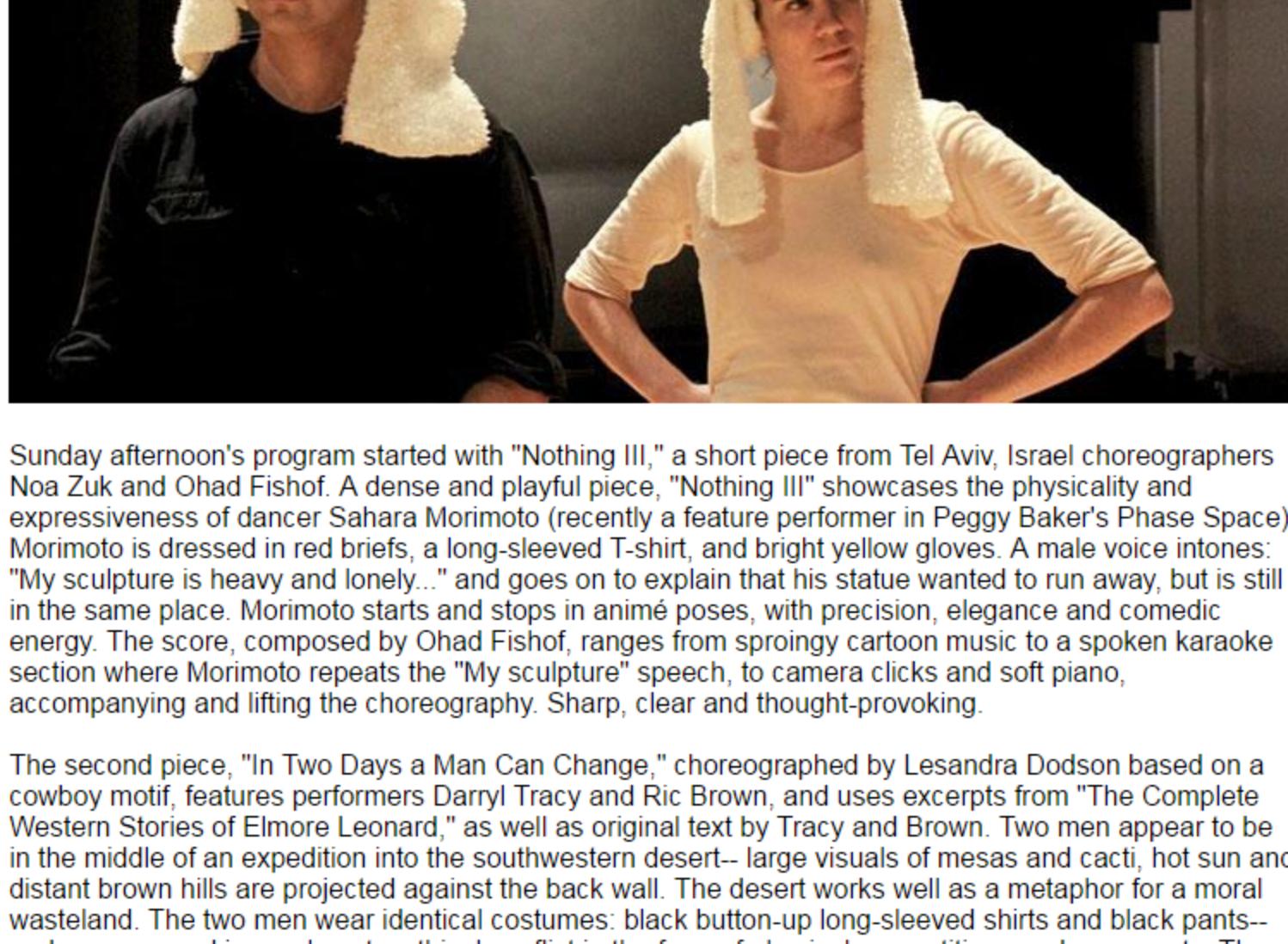


Dance Matters-- Series 3-- Rebel Yells

Artistic Director: Tanya Crowder
Pia Bouman School, Scotiabank Theatre, Toronto
February 20-21 2016

REVIEWED BY BEVERLEY DAURIO

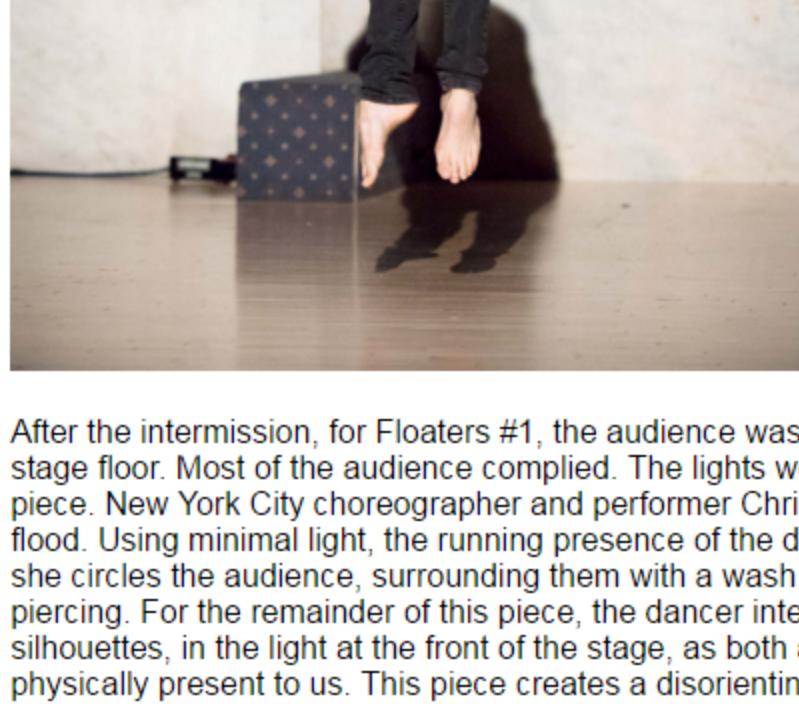
This year, Dance Matters performance series celebrates its tenth anniversary. Curated and run by artistic director Tanya Crowder, the series provides a welcoming space for the showing of excerpts and short new pieces. Each edition of the show allows four to six choreographers to reach an enthusiastic audience with their work, and since the demise of Series 8:08, the monthly works-in-progress anthology, the exposure and community exchange Crowder facilitates has become even more valuable and important. In a large city where the production of new groundbreaking work from other jurisdictions is rare, Dance Matters is fostering exchange, supporting Toronto artists, taking chances, and bringing in choreographers from places like Montreal and New York City.



Sunday afternoon's program started with "Nothing III," a short piece from Tel Aviv, Israel choreographers Noa Zuk and Ohad Fishof. A dense and playful piece, "Nothing III" showcases the physicality and expressiveness of dancer Sahara Morimoto (recently a feature performer in Peggy Baker's Phase Space). Morimoto is dressed in red briefs, a long-sleeved T-shirt, and bright yellow gloves. A male voice intones: "My sculpture is heavy and lonely..." and goes on to explain that his statue wanted to run away, but is still in the same place. Morimoto starts and stops in animé poses, with precision, elegance and comedic energy. The score, composed by Ohad Fishof, ranges from sproingy cartoon music to a spoken karaoke section where Morimoto repeats the "My sculpture" speech, to camera clicks and soft piano, accompanying and lifting the choreography. Sharp, clear and thought-provoking.

The second piece, "In Two Days a Man Can Change," choreographed by Lesandra Dodson based on a cowboy motif, features performers Darryl Tracy and Ric Brown, and uses excerpts from "The Complete Western Stories of Elmore Leonard," as well as original text by Tracy and Brown. Two men appear to be in the middle of an expedition into the southwestern desert-- large visuals of mesas and cacti, hot sun and distant brown hills are projected against the back wall. The desert works well as a metaphor for a moral wasteland. The two men wear identical costumes: black button-up long-sleeved shirts and black pants-- and are engaged in an almost mythical conflict in the form of physical competitions and arguments. They play out good and bad, the evil twin, reflections of each other, a bully and a victim. It is interesting to see western themes interpreted in dance theatre.

The third piece, "uncovered woman," is choreographed and performed by Julia B. Laperrière of Montréal. A very stark human shape kneels on stage in a circle of light. Slowly the dancer stands, her face and body entirely draped in fabric that is lit to look like stone, and for a few moments she stands facing us, her face blacked out and ominous, while golden light pours around her. As the light comes up, her appearance shifts from frightening to madonna-like, and we can see that the fabric covering her is white and lacy, as if she were a kind of anonymous bride. With her face still covered, she proceeds to kneel and scrub the floor with her now bundled veil. As Ave Maria and a Handel chorus play, she makes several hand signals, from peace signs to shaking fists. After dropping a bag of red delicious apples onto the stage, she does a handstand, slowly allowing her dress to fall away from her body, and keeping her face concealed. The piece is political visually, arresting, and innovative in its created tensions.



After the intermission, for Floaters #1, the audience was asked to sit within a prescribed space on the stage floor. Most of the audience complied. The lights went down and stayed down for the first third of the piece. New York City choreographer and performer Christine Bonansea has created a kind of experience flood. Using minimal light, the running presence of the dancer, and her magnified and multiplied footsteps, she circles the audience, surrounding them with a wash of sound whose volume varies from quiet to ear piercing. For the remainder of this piece, the dancer interacts with her own shadows and multiplied silhouettes, in the light at the front of the stage, as both a bright dancing shape on the screen, and as physically present to us. This piece creates a disorienting sense of how memory is created how it works.

"I shaved my legs six times and no sex happened" was choreographed by Philippe Dandonneau in collaboration with performers Claudia Chan Tak and Sébastien Provencher. A no-holds-barred comedic satire, the piece plays out like a kind of cultural wrestling match where men's bodies are treated in much the same way that pornography treats women. Each of the four rounds of the "match" begins with Tak, acting as the clichéd female fight card carrier, with a sly sarcastic twist both to her sexist costuming and the nature of the competition. Behind her, a large blue plastic tarp has been taped to the floor, while stage left the two male performers sit on folding metal chairs, facing each other and holding each other's chins.

In each round the men compete against a background of pop music including Beyoncé and Dolly Parton. Much of this is quite funny and much of it is blatantly sexual, as the partially dressed men don lace panties, smear themselves in oil and wrestle, roll about the stage naked, exposing their jiggly bits, or are shaved or play the ukulele. The whimsical ending of this piece was quite delightful, and both softened and complicated its message.